

COMPTE-RENDU

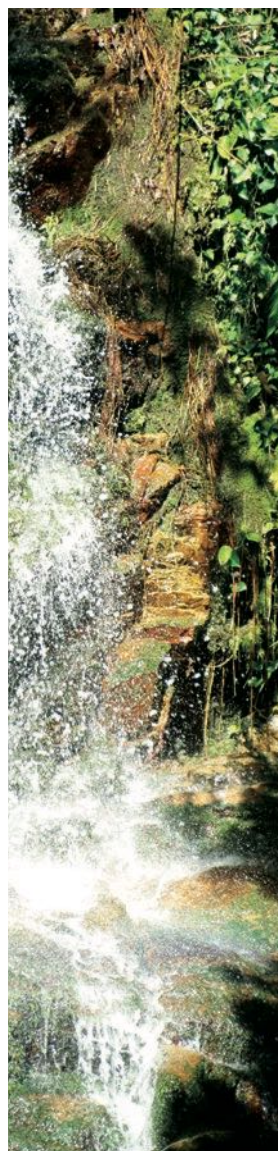
RENCONTRES OBJECTIF DIAGNOSTIC

21-22 octobre 2021 | Genève



Projet Shikwakala

Diagnostic croisé de santé territoriale du bassin versant du Rhône
entre représentants de peuples premiers et scientifiques



Tchendukua 
Ici et Ailleurs

Une initiative de l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs, soutenue par de nombreux partenaires.

Contacts : 01 43 65 07 00 / tchendukua@wanadoo.fr OU lise@tchendukua.org

LES RENCONTRES EN UN COUP D'ŒIL





Table des matières

PARTIE I - A propos des rencontres

1.1 L'esprit	p.4
1.2 Le contexte	p.5
1.3 Du rachat de terres au dialogue	p.8
par Eric Julien, cofondateur de l'association Tchendukua	
1.4 Essai de bien comprendre la perception de la nature par les Kogis	p.11
par René Longet, Expert en durabilité	

PARTIE II - Extraits

2.1 Ouverture	p.13
<i>Pour un dialogue ouvert</i> , par Arregocés Conchacala Zalabata, gouverneur du peuple kogi	
2.2 Quelques interventions	
<i>Qu'est-ce que les Kogis savent que nous ne savons pas ?</i>	p.15
par Alan Ereira, Historien, professeur à l'Université du Pays de Galles, Trinity St. David, président fondateur du Tairona Heritage Trust	
<i>L'eau et les sociétés traditionnelles</i>	p.17
par Luci Attala, Maîtresse de conférences en anthropologie sociale, Université du Pays de Galles Trinity Saint David	
<i>Ecouter les sons de Gaïa pour mieux répondre à la catastrophe écologique</i>	p.18
par Denis Chartier, Géographe environnemental et artiste sonore, professeur des universités à l'Université Paris Cité	
<i>Le dialogue avec les profondeurs de la terre</i>	p.20
par Béatrice Kremer-Cochet et Gilbert Cochet, Naturalistes, fondateurs de l'association Forêts Sauvages	
<i>Cartographies sensibles</i>	p.22
par Ana-Maria Lozano Rivera, Anthropologue et plasticienne	
<i>Comprendre que la terre est un organisme vivant</i>	p.24
par Ernst Zürcher, Ingénieur forestier, professeur, chercheur en sciences du bois, Ecole Polytechnique de Zurich (ETHZ) et de Lausanne (EPFL)	
<i>Le chant des couleurs</i>	p.26
par Anne Varichon, chercheuse indépendante en anthropologie, spécialiste de la couleur	
<i>Rayonnements des espaces et des lieux</i>	p.28
par Nathalie Michel, Agrégée de physique	
2.3 Quelques propos	
<i>Que nous dit notre territoire aujourd'hui ?</i>	p.30
<i>Quel serait le sens de cette première mondiale à Genève ?</i>	
par René Longet, Expert en durabilité, ancien élu suisse, auteur de « L'humanité à la croisée des chemins, pour une Planète viable et vivable »	
<i>Histoire d'une réunion au(x) sommet(s)</i>	p.31
par Philippe Roch, Ancien Secrétaire d'Etat à l'environnement (Confédération Suisse)	
<i>Observer le vivant et la nature, acquérir des savoirs par maturation</i>	p.32
par Michel Léonard, professeur de l'université de Genève en systèmes d'information et Science de Service	

PARTIE III – Remerciements

3.1 Participants	p.33
3.2 Partenaires	p.34

PARTIE I | A propos des rencontres

1.1 L'esprit

C'est dans cet esprit si bien décrit par Edgar Morin dans son texte « *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* » - qui est le texte le plus téléchargé du site de l'UNESCO - que ces rencontres ont été organisées. Voici un extrait (p.17) :

« L'esprit humain est, comme le disait H. Simon, un G.P.S, «General Problems Setting and Solving». Contrairement à une opinion répandue, le développement des aptitudes générales de l'esprit permet d'autant mieux le développement des compétences particulières ou spécialisées.

Plus puissante est l'intelligence générale, plus grande est sa faculté de traiter des problèmes spéciaux.

Aussi la compréhension de données particulières nécessite-t-elle l'activation de l'intelligence générale qui opère et organise la mobilisation des connaissances d'ensemble dans chaque cas particulier.

La connaissance, en cherchant à se construire par référence au contexte, au global, au complexe, doit mobiliser ce que le connaissant sait du monde.

Comme disait François Recanati, «la compréhension des énoncés, loin de se réduire à un pur et simple décodage, est un processus non modulaire d'interprétation qui mobilise l'intelligence générale et fait largement appel à la connaissance du monde «

Ainsi, il y a corrélation entre la mobilisation des connaissances d'ensemble et l'activation de l'intelligence générale. »

Parrains et marraines du diagnostic croisé

- **Valérie Cabanes**, Juriste internationaliste et essayiste, spécialiste des droits humains et des droits de la nature
- **Françoise Callier**, Marraine de Tchendukua - Ici et Ailleurs
- **Edgar Morin**, Sociologue, Médiologue, Philosophe
- **Pierre Richard**, Comédien
- **Isabelle Stengers**, Philosophe, Spécialiste de la philosophie des sciences, Université Libre de Bruxelles
- **René Longet**, Expert en développement durable, ancien élu municipal, cantonal et fédéral, président de la fondation du Docip, Centre de documentation, de recherche et d'information des peuples indigènes, Genève
- **Gunter Pauli**, Auteur et entrepreneur du bien commun
- **Philippe Roch**, Ancien directeur de l'Office fédéral de l'Environnement, des forêts et du paysage

1.2 Le contexte

La démarche a été initiée par l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs en 2009, sur proposition des autorités traditionnelles et politiques du peuple kogi, communauté humaine héritière de près de 4000 ans d'histoire ininterrompue. Une proposition formulée en ces termes :

« Et si on se parlait, si on dialoguait afin d'essayer de soigner ensemble la terre ? Avec ce que vous êtes et ce que vous savez, avec ce que nous sommes et ce que nous savons, ensemble nous pourrions résoudre de nombreuses difficultés. Nous avons un mot pour cela : Zigoneshi, je te donne tu me donnes, entrons dans l'échange. »

Le premier diagnostic croisé de santé territoriale lancé dans la Drôme en septembre 2018 a réuni 25 scientifiques, 4 représentants de la société kogi et de nombreux acteurs de la société civile. Les résultats, déroutants, explorent autant le bon sens, les savoirs et les connaissances liées à la compréhension des dynamiques d'un territoire, que les méthodes de travail, la posture du chercheur et les grilles de compréhension du monde et de la vie. Un documentaire qui relate cette expérience a été réalisé par Philippe Brulois. Le livre qui relate cette expérience de diagnostic croisé de santé territoriale *« Kogis, le chemin des pierres qui parlent »* est publié aux Editions Actes Sud. En 2019, Judith Nuvita, première femme dentiste kogi, est invitée pour un échange de pratique avec des collègues français. A cette occasion, plusieurs conférences sont réalisées à Bruxelles, Paris et Genève. Entre 2021 et 2022 ce sont plus de dix événements, conférences, ateliers, colloques qui ont été réalisés. Environ 20 000 personnes ont été touchées, les élèves de dix collèges et lycées sont sensibilisés, plusieurs centaines de dirigeants et managers d'entreprises ont entendu parler de la démarche. Nombre d'entre eux la soutiennent.

Le 20 octobre 2021, lors de la soirée d'ouverture des Rencontres « objectifs diagnostic croisé » dans l'amphithéâtre du Collège André-Chavannes, les principaux résultats du premier diagnostic croisé de santé territoriale du Haut-Diois (Drôme) sont exposés en présence de 350 personnes.

Cette soirée d'ouverture a été suivie de deux jours d'échanges et de dialogues (21 et 22 octobre) dans les locaux de la Fondation Brocher à Genève. Anthropologues, historiens, géographes, physiciens, médecins, naturalistes ont croisé leurs expertises, afin de préparer la mise en œuvre du second diagnostic croisé de quelques lieux remarquables du bassin versant du Rhône. La diversité des regards autant que la qualité du dialogue ont ouvert de prometteuses résonances sur la suite de cette démarche et ses possibles déclinaisons concrètes au bénéfice de la résilience de nos territoires.



En 2023, ce projet qui se prolongera en septembre/octobre doit permettre de mener un diagnostic croisé de santé territoriale de quelques lieux remarquables du bassin versant du Rhône. Il réunira des représentantes et des représentants Kogis -peuple autochtone de la Sierra Nevada de Santa Marta, Colombie- et des scientifiques issus de nos sociétés « modernes ». Cette rencontre se propose d'approfondir le dialogue engagé depuis 2009 entre scientifiques « modernes » et représentants des Kogis, dont les connaissances écologiques traditionnelles sont de plus en plus reconnues. L'objet de ces rencontres ? Identifier des voies alternatives pour préserver et restaurer la biodiversité de nos territoires tout en permettant l'élaboration de nouvelles grilles de lecture qui facilite leur résilience.



Résumé des rencontres en vidéo :

<https://youtu.be/OHPSEnz4C2Y>





Invitation au dialogue

Par les autorités traditionnelles et politiques du peuple Kogis.

1

JANVIER
2009

2009
2012
2015
2017

2

Rencontres/conférences

Organisées dans plusieurs villes de France, Suisse et Belgique en présence de représentants Kogis.



Zigoneshi

Traversée de l'Atlantique en voilier afin de remettre 18 objets en or aux Kogis, Sierra Nevada de Santa Marta, Colombie.

3

MARS
2016

SEPTEMBRE
2018

4

Premier diagnostic croisé

de santé territoriale dans la Drôme en présence de 25 scientifiques, de quatre représentants kogis et d'acteurs de la société civile.



Judith Nuvita

Première femme dentiste kogi, est invitée pour un échange de pratique et une tournée de conférences en Europe.

5

SEPTEMBRE
2019



OCTOBRE
2021

6

Rencontres à Genève

Deux jours d'échanges ont été organisés, afin de préparer un nouveau diagnostic croisé de santé territoriale du Rhône.



Livre Actes Sud

Un livre qui relate l'expérience du premier diagnostic croisé a été publié « Kogis, le chemin des pierres qui parlent ».

7

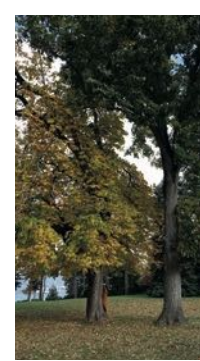
AVRIL
2022

MAI
2022

8

Visite de sites identifiés

par les Kogis dans la Drôme. Mesure de la variation de la radioactivité naturelle par Nathalie Michel, physicienne.



Shikwakala 2023

Formalisation des dix points-clés extraits du livre réalisé par les Kogis, « Shikwakala, El crujido de la Madre Tierra ».

9

FEVRIER
2023



MARS
2023

10

Compte rendu

Livraison du compte-rendu des rencontres d'octobre 2021 à la Fondation Brocher.



Déplacement Colombie

Déplacement de plusieurs scientifiques en Colombie, afin qu'ils et elles soient sensibilisés à l'approche « Kogi » d'un territoire.

11

AVRIL
2023

SEPTEMBRE -
OCTOBRE
2023

12

Diagnostic croisé de santé territoriale

de quelques lieux clés du bassin versant du Rhône réunissant scientifiques et représentants kogis.

1.3 Du rachat de terres au dialogue



L'aventure du dialogue avec la société des Kogis trouve ses racines dans la démarche de rachat de terres menées sans interruption depuis 25 ans par l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs. Elle a non seulement permis la restitution de plus de 2400 ha de terres, mais aussi et surtout nourri cette confiance sans laquelle rien n'aurait été possible. Il est clair aujourd'hui que d'un dialogue entre nos deux mondes pourrait naître les bases d'une nouvelle alliance avec le vivant indispensable pour la résilience de nos territoires.

Éric Julien, cofondateur de l'association Tchendukua et Lise Fabbro, chargée de mission à Tchendukua.

Il est une évidence que nous pouvons partager, nous ne savons plus d'où nous venons, encore moins où nous allons. En ces temps d'incertitudes où les horizons se referment, il peut être intéressant de se retourner pour savoir d'où l'on vient et qui nous sommes.

L'histoire de la vie nous le rappelle, vivants parmi les vivants nous avons besoin de la terre, de l'eau, de l'air pour poursuivre notre chemin. Une réalité que nous semblons avoir oubliée et que résume en ces termes le philosophe Michel Serres, décédé il y a peu –« *Nous sommes le monde, nous fonctionnons comme le monde mais nous l'avons oublié. Il faudrait remettre le monde et la nature dans nos pensées* ». Remettre le vivant dans nos actes, nos cœurs et nos pensées, tel est sans doute l'enjeu-clé de nos sociétés modernes.

En cela, les sociétés racines, autochtones, dont font partie les Kogis peuvent nous aider, elles qui n'ont jamais coupé leurs liens d'alliance avec ce que nous avons nommé « la nature ». Non pas pour les copier ou « revenir en arrière », mais pour décoloniser nos imaginaires, retrouver notre mémoire de vivants parmi les vivants, conditions pour ouvrir un nouveau chemin d'alliance avec la terre. Un chemin ouvert par de nombreux précurseurs, parmi lesquels Edgar Morin et le sculpteur italien Pistoletto, qui ont nommé cette nouvelle alliance « le troisième paradis ».

Non, le monde ne peut être réduit à un terrain de loisir, un paysage ou une matière première. Non, les relations humaines ne peuvent être enfermées dans des tableaux Excel, des injonctions, des mots de passe et des identifiants. Oui, le futur est dans le dialogue, l'ouverture aux autres, au monde, au féminin et les capacités de vie et d'espoir que cela peut éveiller. Oui, par le dialogue et la créativité qu'il permet, nous pouvons retrouver les voies de l'enthousiasme et de la réconciliation. Retrouver des liens d'alliance avec la nature, marcher nos mots, s'ouvrir à un nouveau regard sur le vivant, tel est l'objet de ce dialogue, engagé entre scientifiques, Amérindiens Kogis et société civile depuis 2009.

De l'intention au dialogue... urgence d'un nouveau regard

Une fois cette intention partagée, comment résumer ces deux jours de rencontres qui se sont tenus à Genève, dans les locaux de la Fondation Brocher ? Des mots écrits suffisent-ils pour rendre compte des sensations, des questionnements, des troubles qui ont traversé les participants présents sur les rives du Lac Léman ? Peut-on comprendre le cheminement d'une pensée, sans prendre en compte les croyances, les émotions, les projections, les inquiétudes de celles et ceux qui y contribuent ?

Mis en œuvre dans la continuité d'un premier diagnostic croisé de santé territoriale entre sciences et connaissances traditionnelles kogis, réalisé dans la Drôme en septembre 2018, ces deux journées ont réuni une cinquantaine de participants parmi lesquels des scientifiques, des représentants de la société civile, des membres d'ONGs, des étudiants et d'anciens acteurs politiques.

Trois intentions-clés présidaient à ces deux journées de rencontres.

- **Mieux appréhender certaines des spécificités de la culture** des Kogis ou Kaggabas, à travers les témoignages croisés d'anthropologues, d'historiens ou de personnes qui les ont côtoyés.
- **Partager les grandes lignes des résultats**, mais aussi questions et limites du premier diagnostic croisé de santé territoriale réalisé dans la Drôme en septembre 2018.
- **Créer un espace de confiance**, où des regards, des expertises, des sensibilités différentes puissent se croiser, s'enrichir, s'interpeller en sécurité et en bienveillance. Un espace de confiance où l'altérité peut devenir source d'enrichissement et non plus d'oppositions, voire de repli. La confiance est indispensable pour établir un dialogue véritable où il ne suffit pas tant d'avoir tort ou raison, mais de pouvoir croiser les regards afin d'ouvrir d'autres cheminements logiques à nos pensées.

Pour dialoguer, il faut être deux

Lors de ses propos d'ouverture, **René Longet**, expert en durabilité, **va poser d'emblée l'un des enjeux-clés de ce dialogue**. Celles et ceux, non pas qui portent la solution, mais dont le regard et surtout les pratiques pourraient élargir notre regard, sont les premières victimes de l'emballement de nos sociétés modernes technologiques et prédatrices : *« Les dommages qu'occasionne à notre milieu de vie notre approche conquérante, matérialiste, morcelée, irréfléchie et destructrice sont de plus en plus visibles et menacent la qualité de la vie sur toute la planète. Les peuples autochtones sont les premières victimes de ce tragique bouleversement, alors qu'ils sont les premiers protecteurs de notre Terre. »*

Le second enjeu-clé sera posé par Béatrice et Gilbert Cochet, naturalistes, qui évoqueront la nécessité d'ouvrir un « dialogue des perceptions » à la recherche d'une relation apaisée, respectueuse, durable avec ce que nous nous obstinons à appeler « environnement » mais qui est en réalité la base de toute vie. Et si les peuples autochtones, à l'exemple des Kogis, pouvaient nous aider ?

« D'une certaine manière, les arbres peuvent s'exprimer et les Kogis sont capables de percevoir ce qu'ils expriment. En septembre 2018, dans la Drôme, ils ont observé les pins noirs d'Autriche et ont partagé avec nous que ces arbres n'avaient rien à faire ici, qu'ils faisaient du mal aux autres arbres et aux animaux. Effectivement, le pin noir d'Autriche a été importé dans le Diois au début du 20^e pour du reboisement des terrains de montagne et son développement perturbe les grands équilibres du territoire » a partagé Béatrice Kremer-Cochet.



Un propos qui résonnera avec les paroles d'ouverture du gouverneur Kogi Arregocés Conchacala Zalabata quand il évoquera que, contrairement aux modernes, « *les Kogis ne séparent jamais les choses les unes des autres, comme des tuiles qui se protègent les unes avec les autres. Les choses visibles et les choses invisibles, tout est relié, en relation, en interdépendance, connecté, tissé, collectif. C'est pour cela que nous essayons d'avoir une vision globale, qui permet de tisser des relations, de les soigner entre les uns et les autres, y compris avec les autres cultures et les autres formes de vie (...). Tout ce que l'on mange, tout ce que l'on pense, tout ce qui se passe en nous est rejeté hors de nous, dans la nature. Si on a des idées ou des pensées négatives, elles se retrouvent dans la nature.* »

La confiance, un préalable à la réconciliation des regards

Dans la continuité de cette invitation au dialogue, pionnier de l'économie bleue, Gunther Pauli met en avant « *Cette incroyable opportunité que nous offrent les Kogis. Ils sont capables de parler avec des pierres. Si vous êtes professeur de physique quantique, vous savez qu'il y a de la vie dans les pierres. Vous savez qu'il y a des électrons qui bougent tout le temps.* » Et la philosophe, spécialiste de l'économie de la durabilité Sophie Swaton de rajouter : « *on peut réellement trouver les voies d'un dialogue entre la forme de "magie des sociétés racines" et les connaissances scientifiques les plus poussées.* »

Il s'ouvre alors une perspective passionnante. Ce que défendent les sociétés traditionnelles comme celle des Kogis, commencerait à rejoindre les dernières grandes découvertes scientifiques. Le Vivant répondrait à des lois, des principes qu'il faudrait identifier et réintégrer dans les modes de fonctionnement de nos sociétés modernes.

Romain Mauviel, étudiant en anthropologie, qui a mené un travail remarquable autour des « tumas », ces quartz multicolores utilisés par les Kogis, précise alors, que « *pour cela, il faudra sans doute déconstruire les classifications naturalistes qui aujourd'hui découpent le vivant. Or le vivant englobe ce que nous nommons "le monde minéral"* ». **Se profile alors la question de nos projections**, celles de nos sociétés modernes qui projettent leurs croyances sur les territoires « *Les Kogis (...) semblent se mettre à l'écoute de ce « qu'est » un territoire. Ils écoutent ce qui est pour rester en accord avec, alors que nous projetons sur, entraînant les déséquilibres que nous connaissons* » s'étonne la physicienne Nathalie Michel.



En réalité, relève l'anthropologue et artiste colombienne Ana-María Lozano Rivera, « *la langue Kogi n'a pas de mot pour désigner la nature. C'est la mère de tout ce qui est vivant ; ce qui laisse entrevoir qu'il n'existe pas de limite entre l'humain et la Terre, au contraire, c'est une continuité qui se tisse constamment entre les formes vivantes dont les humains et la Terre* ». Et le géographe et artiste Denis Chartier de rajouter : « *Le concept de nature pour les Kogis et de nombreux peuples autochtones n'existe pas, c'est un continuum dont nous faisons partie. Ce qui caractérise avant tout ceux que nous avons appelé « les peuples premiers », c'est qu'ils semblent avoir préservé une capacité de compréhension holistique des choses et des phénomènes fondés sur une perception unifiée de l'Univers. Une vision large qui leur donne accès à une approche analogique et non pas strictement analytique, du monde* ».

Retrouver la nature en nous

Une approche holistique qui invite à élargir notre perception du vivant autant à travers notre esprit que nos sens. Il nous faudra pour cela réussir à intégrer de nouveaux critères de compréhension des dynamiques d'un territoire parmi lesquels les sons, les couleurs, le vent, les rayonnements, les cycles, etc. Une façon d'élargir nos perceptions « modernes » et de cheminer vers ce que les Kogis appellent les « *points rouges* » d'un territoire. Des points rouges qui d'après eux, désigneraient les points de plus grande vulnérabilité qu'il conviendrait de soigner au plus vite, pour éviter les catastrophes. « *Nous sommes nature* » rappelle Denis Chartier, « *nous ressentons le besoin de protéger quelque chose que l'on met à distance ; il faudrait retrouver une relation intime avec le vivant* », et de préciser « *pour cela nous devons retrouver nos esprits afin de pouvoir résonner tout autant que raisonner.* »

Retour en arrière ou réconciliation ?

Pour Philippe Roch, ancien secrétaire d'Etat à l'environnement, il ne s'agit pas de découvrir quelque chose, mais de nous réconcilier avec des formes de perception restées inscrites dans la sagesse antique, voire médiévale, qui établissaient en leur temps des correspondances entre le microcosme et le macrocosme, le corps humain et le monde. Et de rappeler que notre « *territoire est encore complètement habité par les signes d'anciennes traditions qui avaient une autre nature de relation au territoire* ».

Et si les Kogis, comme ils le partagent régulièrement avec nous, ne nous invitaient pas tant à découvrir leurs connaissances, qu'à réveiller celles qui sommeillent en nous, au tréfonds de nos cultures européennes ? Non plus pour hiérarchiser mais pour réconcilier ?

Aujourd'hui, la science découvre ce que les traditions, dont celle des Kogis, ont toujours défendu. La terre est un immense organisme vivant, dont toutes les composantes sont en interactions fragiles afin de permettre l'équilibre du tout. Un organisme vivant qui a ses règles, ses principes de fonctionnement, avec lesquels il va nous falloir réapprendre à composer.

Il semblerait bien que l'histoire nous convoque à un improbable rendez-vous, dont le dialogue serait le chemin. C'est une responsabilité et une forme de courage que nous devons investir en joie, pour le futur et pour ceux qui l'espèrent, nos enfants.



Retrouver la conférence d'ouverture :

https://www.youtube.com/watch?v=_Q8FH0DeZ7Q

<https://www.youtube.com/watch?v=IPDOK9u9bi4&t=1303s>

<https://www.youtube.com/watch?v=d7g9P69RdcA>

1.4 Essai de bien comprendre la perception de la nature par les Kogis



René Longet, Expert en durabilité, ancien élu suisse, auteur de « *L'humanité à la croisée des chemins, pour une Planète viable et vivable* ».

« La pensée rationnelle est fondée sur nos 5 sens, puis sur la volonté de définir les règles à la base des phénomènes. On veut en tirer des "lois" soit des activités prévisibles, il s'agit de mieux "comprendre" comment les choses fonctionnent, et subsidiairement comment les influencer (intention également présente dans la pensée magique). C'est une pensée causale dans la matière: je crée telle cause matérielle et j'obtiens tel effet matériel. La pensée rationnelle exclut qu'on puisse obtenir par l'esprit seul des effets matériels. Elle considère les phénomènes transphysiques (perception d'énergies, médiumnité, présence d'esprits, fantômes, etc.) comme des phénomènes physiques "non encore expliqués – mais on finira par les expliquer par une causalité matérielle".

Peu à peu se dégage un corpus de connaissances qui est dégagé de l'expérience directe et qui est censé de lui donner un sens, qui permet d'expliquer ce qui se passe en nous et autour de nous, chaque partie, chaque mouvement a un nom. Mais l'expérience directe n'est plus là,

des scientifiques ont fait le travail d'analyse et de mise en commun moyennant des outils échappant au commun des mortels. Mais c'est bien un scientifique qui a établi l'analogie fondamentale entre matière et énergie.

Comme l'accumulation des parties cache le tout, l'approche analytique débouche sur une volonté de synthèse.

L'intuition (synthèse issue d'une perception totalisante) n'est jamais absente de la pensée rationnelle, et les lois résultant de l'analyse et de l'observation sont valables jusqu'à ce que de nouvelles connaissances les fassent évoluer.

La méthodologie est claire, mais l'approche rationnelle a des limites : elle ne peut pas expliquer les causes ultimes, comme le début ou la fin de l'univers, la vie, l'éternité, etc.

L'épistémologie permet de distinguer divers plans de la connaissance, et leur demande de ne pas se tromper de place. La science ne peut pas être confondue avec la foi. Quand la foi conduit à nier les faits (le parcours de la Terre autour du soleil, la théorie de l'évolution, etc.) elle sort de son domaine, tout comme quand la science prétend nier ou affirmer l'existence de Dieu.

La pensée artistique est fondée sur le sentiment et l'impression (reçue et donnée) ; elle peut suivre des règles précises (esthétique codifiée) ou être tout à fait libre et le niveau à atteindre est alors exclusivement défini par l'artiste.

La pensée analogique voit le monde sous forme de liens entre des choses qui lui paraissent avoir des similitudes. L'astrologie, la médecine traditionnelle, en sont des exemples et font des liens entre des corps célestes et des organes, des couleurs, des sons, etc. et tisse un réseau de correspondances. Ces correspondances peuvent être opératoires et les liens effectivement fonctionnels.

La pensée mystique cherche à atteindre au sein de l'âme ce qui la relie à l'âme de l'univers et vise à permettre à la partie de rejoindre le tout.

La pensée magico-religieuse attend d'acteurs pourvus de pouvoirs supramatériels de pouvoir agir sur la matière et le cours des choses de manière non matérielle.

Le chamanisme est un mix entre la pensée mystique et la pensée magico-religieuse, actionnant des niveaux de conscience disponibles plus ou moins fortement chez les individus, et ses praticiens expérimentés peuvent atteindre des entités surnaturelles et agir sur l'âme de personnes physiques.

Les guérisseurs, sourciers, géobiologues et autres praticiens des niveaux subtils de la matière font appel à la nature énergétique de la matière pour agir sur celle-ci.

L'ensemble de ces approches utilisent un vocabulaire imagé, symbolique, exprimant une perception holistique qui n'a pas besoin de verbe autrement que pour son rythme, son son ou son souffle pour retrouver des harmonies et renouveler les liens.

Rien de tout cela me semble approprié pour décrire la manière dont les Kogis ressentent le monde, il n'y a ni volonté d'agir sur le monde par des pouvoirs hors norme ou subtils, mais de le comprendre en étant "dans" le monde, en étant "le" monde. Ils n'ont pas besoin de passerelles ni de méthode mais l'ont "en eux".

De quelle façon le comprennent-ils ? Il semble que par leur long séjour dans le ventre de la Terre, avant leur deuxième naissance au monde, ils acquièrent une perméabilité particulière entre le mouvement de la Terre et leur propre mouvement, une perception intime de ce qu'elle ressent et veut leur communiquer. L'unité entre Terre = planète et terre = terre fertile est par ailleurs patente.

Tout comme est patente que le ciel est au-dessus de tout cela, dans la perception tout comme dans la réalité physique.

Ils n'en tirent aucune loi car cette connaissance est en eux, ils sont par nature en phase, ils savent avant de devoir formaliser quoi que ce soit. C'est comme une membrane qui laisse passer le message de la Terre non pas la perception de sa situation mais la situation elle-même, une capacité de capter son état de bien-être dans la plus grande unité possible. Ce n'est pas une fusion non plus mais une entre-connaissance, un peu à l'image de la « communication animale » : on comprend parce qu'on est « du même monde ». Alors que la naissance au monde dans notre société est la mise en scène de la rupture au monde, ici la naissance au monde est de rester dans le monde. Alors que le mystique (de toutes les religions) veut se mettre en résonance avec le tout, rejoindre par son âme l'âme universelle pour qu'elles ne fassent plus qu'un, le Kogi passe directement du ventre de sa mère au ventre de la Terre et est véritablement un membre de la Terre.

Voilà ce que j'en ai compris, mais je suis probablement encore loin d'avoir bien compris...»

PARTIE II | Extraits

2.1 Ouverture

Pour un dialogue ouvert

Arregocés Conchacala Zalabata, gouverneur du peuple kogi.



« Mon nom est Arregocés Conchacala Zalabata, je suis Gouverneur kogi, représentant de l'Organisation Gonawindua Tairona. Je vais vous traduire les quelques mots que vient de partager avec vous Mama Shibulata, qui est une de nos autorités traditionnelles. Avant de démarrer votre travail, nous voudrions partager avec vous quelques explications sur le nom de Tchendukua, qui est le nom de l'association qui organise ce dialogue croisé. Chez nous, ce mot désigne avant tout une montagne, une grande montagne. Mais c'est aussi un mot qui désigne les tremblements de terre, les glissements de terrain ; ces mouvements que fait la terre pour se nettoyer des pensées ou des comportements inappropriés qui la fragilisent. Ces mouvements, ils se produisent partout, à l'ouest, à l'est, au nord, et au sud, sur toute la planète.

Quand il y a ces tremblements de terre, ces glissements de terrain c'est une façon pour la terre, d'essayer de retrouver son équilibre et de recréer des espaces où la pensée est juste. Ainsi ces tremblements permettent à la terre de se libérer de la négativité cumulée et de se remplir de la pensée positive nécessaire.

Quand nos Mamas, nos autorités spirituelles sont venues chez vous, en Europe, il y a quelques années, ils ont pu observer qu'il y avait énormément de montagnes, beaucoup plus que chez nous. Pour nous, il est très clair que vos montagnes dans les Alpes sont reliées avec nos montagnes, que les montagnes sont reliées entre elles et qu'entre ici et chez vous, il y a des liens, des flux d'informations que nous appelons « Shikwakala ». Ce sont ces relations qui soutiennent le monde.

Aujourd'hui, nous abîmons la nature, nous abîmons ce que nous voyons, les lacs, les rivières, les sommets, mais surtout tout ce que nous ne voyons pas, sous la terre, sous les sommets, tout ce qui est invisible que nous appelons Ginué.

Le mot Ginué pour nous, c'est tout ce qui grandit, tout qui se construit, qui se tisse - gowi qui signifie tisser, élaborer – cette Ginué est en profonde relation avec les nunjuakla (montagnes) nos montagnes sont des maisons des pères ancestraux. Les nunjuakala sont donc l'expression de ce mouvement de croissance de l'intérieur de la montagne vers l'extérieur, on observe ce mouvement en croissance dans nos maisons traditionnelles. Le ginué est à l'intérieur de la montagne, nous ne le voyons pas. Et ce n'est pas parce que nous ne le voyons pas que cela n'existe pas. Est-ce que nous voyons les réseaux sanguins, les réseaux ventilatoires, les réseaux nerveux dans le corps ? Non, et pourtant ils existent et sans eux nous ne pourrions pas vivre. Sur un territoire, c'est pareil, ce sont ces relations, qui permettent que les choses apparaissent, évoluent, grandissent et que lacs, les rivières, les forêts, que nous pouvons observer, existent.

Toutes ces choses que nous pouvons voir, le territoire, pour nous, cela porte le nom de Té. Le mot Té vient du Teiku – celui qui a commencé à construire, Té, signifie être ancré, enraciné, stable. Té c'est notre jardin, c'est là que nous vivons, que nous développons nos vies personnelles, nos vies sociales, nos vies d'êtres vivants, nos rêves et nos espoirs, toute la diversité de la terre-mère.

Les Kogis ne séparent jamais les choses les unes des autres, comme des tuiles, qui se protègent les unes avec les autres. Les choses visibles et les choses invisibles, tout est relié, en relation, en interdépendance, connecté, tissé, collectif. C'est pour cela que nous essayons d'avoir une vision globale qui permet de tisser des relations, de les soigner entre les uns et les autres, y compris avec les autres cultures et les autres formes de vie.

Aujourd'hui, ces relations, ce Té, ce jardin, le monde moderne l'abîme, le détruit jour après jour, les pilleurs de tombe, les grands projets, les mines, le tourisme, les routes, les usines, chaque jour il y a plus de projets et encore et encore et encore plus de projets. Cela affecte les formes de vie, le petit frère affecte les différentes formes de vie avec sa science, ce qu'il appelle du développement, qui pour nous n'est pas du développement mais une destruction des principes invisibles qui permettent la vie, ceux que je viens de vous expliquer.

Ce sont ces paroles que le Mama vous a partagé. La proposition, c'est que ce message, il faudrait le partager, le développer, que nous puissions dialoguer et que nous partagions nos pensées.

Le Té de notre territoire, ce que vous appelez la « nature », nous ne sommes pas d'accord de continuer à le détruire. Avec toujours plus de barrages, plus de routes, plus de tourisme, plus d'exploitations des forêts.

La proposition, ce que nous voulons vous partager, c'est de récupérer les sites sacrés, qui, chez nous, sont des sites où l'on peut recevoir de l'information de la mère terre et laisser se régénérer 70% de ces espaces. Nous pouvons faire des choses très concrètes, très pragmatiques pour que vous puissiez voir comment nous travaillons, comment nous soignons la terre. Ce n'est pas une question d'image, mais l'idée de rendre concret ce que nous faisons afin de pouvoir le comprendre et l'appliquer ailleurs. Nous voudrions dialoguer, vous montrer ce que nous pourrions faire ensemble. Toute personne qui veut contribuer, participer, les gouvernements locaux, internationaux, qui comprennent ces choses, pourraient être volontaires et participer, soutenir. C'est ce que l'on fait déjà avec l'association Tchendukua, mais on souhaiterait pouvoir mobiliser plus de personnes, plus d'organisations pour comprendre et partager ce que nous essayons de vous expliquer.

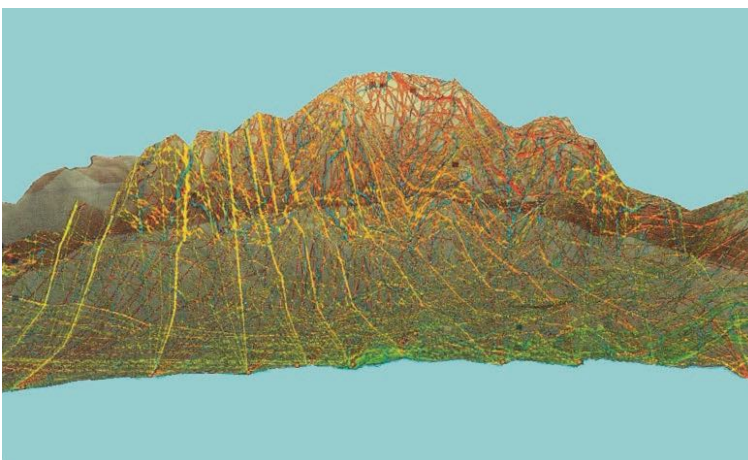
Enfin, nous voudrions vous parler d'un autre sujet qui nous préoccupe, c'est le Te de l'eau. Ce Te se trouve à Gonawindua, qui est la montagne qui contient la plus grande réserve d'eau de la Sierra. Les montagnes sont les réserves d'eau les plus importantes. Les Mamas qui ont été chez vous le savent maintenant, les lacs de nos montagnes communiquent avec vos lacs, vos rivières. Mais chez vous, les lacs sont fatigués, ils souffrent. Je sais qu'un premier voyage a été réalisé, un premier diagnostic croisé en France. C'est un premier niveau d'échange minimum qui a pu être mis en œuvre, comme un premier pas pour se connaître et se rendre compte de la situation. Moi, je n'ai jamais voyagé là-bas, chez vous, je vous parle d'ici, dans la Sierra en Colombie, mais j'essaie d'imaginer comment c'est là-bas, chez vous. Je sais qu'un jour peut-être je vais venir chez vous, connaître votre territoire.

C'est très difficile, pour des personnes qui ne connaissent pas notre culture, d'expliquer notre perception d'un territoire. Je crois qu'un jour, peut-être, je vais voyager chez vous et que nous allons essayer ensemble de mieux nous comprendre, les écoles, les universités, les entreprises. Essayer de rendre les choses plus claires, plus concrètes pour que vous compreniez mieux de quoi nous parlons. Il faut augmenter et plus diffuser les connaissances de la « nature », les connaissances visibles

et celles qui sont invisibles, dans les montagnes ou sous le sol.

Voilà, c'est ce que voulait vous dire Mama Shibulata et que j'ai essayé de vous traduire, pour qu'ensemble nous faisons vivre cette nouvelle pensée de la nature qui nous permette de vivre ensemble en harmonie.

Zendjale. Merci. »



© Carte par Mauricio Montaña, ingénieur topographe.



Ecouter son intervention :
<https://youtu.be/eNDEJz74IT8>

2.2 Quelques interventions

Qu'est-ce que les Kogis savent que nous ne savons pas ?



Alan Ereira, Historien, professeur à l'Université du Pays de Galles, Trinity Saint David, président fondateur du Tairona Heritage Trust.

Alan Ereira a rencontré les Kogis à plusieurs reprises et notamment en 1989, à travers la réalisation d'un film documentaire « Voyage au cœur du monde ».

« Les Kogis nous offrent l'une des dernières fenêtres contemporaines sur la manière de voir le monde des cultures pré-colombiennes. Ils défendent l'idée selon laquelle ils seraient porteurs de connaissances et d'une compréhension du monde que nous aurions perdues. Pour nous les modernes, cela pose une question-clé, à savoir : auraient-ils des connaissances que nous ignorons ? C'est pour tenter de répondre à cette question que l'ONG Tairona Heritage Trust, que j'ai fondée, travaille avec la communauté kogi sur une nouvelle initiative de l'UNESCO : le projet « BRIDGES ». Il s'agit de permettre la rencontre entre différentes formes de connaissances, dans ce cas les connaissances autochtones, et les savoirs universitaires, afin de trouver de nouvelles approches pour un monde plus durable.

Au cours de l'histoire, les peuples du monde entier ont compris que la vie était un tout et qu'elle imposait une obligation de réciprocité, de partage et d'interdépendance. Dans cette conception des choses, les humains ont toujours été considérés comme inséparables de toute forme de vie. Aujourd'hui, rares sont les personnes et les peuples qui prennent encore ces principes au sérieux. Mais les Kogis, eux le font. Pour eux, les Mamas, leurs autorités spirituelles sont en interdépendance avec leurs territoires desquels ils reçoivent les informations dont dépend toute la communauté, dans les domaines de la santé, d'éducation, d'organisation et de gouvernance.

Les Kogis ont un mot qui rejoint l'idée du projet « BRIDGES » : Zigoneshi. Ce mot porte l'idée selon laquelle, dans une relation de coopération, chacune des parties bénéficie et apprend du soutien de l'autre. Ce mot est très utilisé par les Kogis pour essayer de sensibiliser et d'apprendre à travailler avec les populations extérieures à la Sierra.

D'après les Kogis, deux types d'humains fondamentalement différents ont été conçus dans la Sierra Nevada de Santa Marta, cette montagne triangulaire isolée, unique et escarpée, qu'ils considèrent à l'origine de toute vie.

Les premiers étaient leurs ancêtres, dont la mission est de garder l'équilibre de toute forme de vie. Pour mener à bien cette mission, les Mamas sont chargés d'écouter les informations issues de la « mère » afin de pouvoir corriger les éventuels déséquilibres. Ce sont les grands-frères, et ceux qui gardent cette connaissance qui sont appelés les Mamas. Ils ont une formation longue et difficile dont l'objet est d'apprendre à se mettre à l'écoute des besoins de la montagne et de la terre.

Le deuxième type d'humains qui a été créé, ce sont les petits-frères. Ceux qui ne se sentent pas responsables des équilibres du vivant, qui se servent, prennent simplement ce dont ils ont besoin. Il s'agit de nos ancêtres, trop dangereux pour être autorisés à rester dans la Sierra, ils ont reçu la connaissance des machines et ont été envoyés de l'autre côté de la mer. Mais il y a cinq cents ans, ils sont revenus et ont recommencé les pillages, le vol des terres, de l'or, des minerais et de tout ce qui pouvait les enrichir.

Les survivants « autochtones » de ces époques de conquêtes, les grands-frères, sont aujourd'hui organisés en quatre communautés, quatre peuples, dont l'un que nous appelons les Kogis. Eux-mêmes préfèrent s'appeler les Kaggabas. Au gré des vagues de colonisation, ils ont été repoussés de plus en plus haut sous les sommets de la montagne. Il leur est maintenant difficile d'accéder aux sites où leurs Mamas doivent effectuer leur travail « spirituel » de gardiens de la terre.

Les terres, dont ils ont été spoliés, sont aujourd'hui déboisées, dégradées et polluées, les sources se tarissent ou disparaissent, le débit des rivières diminue. Les glaciers fondent, la forêt tropicale se dessèche, les pluies se faisant plus rares. Aujourd'hui, les précipitations dans la Sierra ne représentent plus qu'un tiers des précipitations que la Sierra connaissait il y a quarante ans. Sans eau, les villages kogis brûlent, les récoltes se dessèchent, les incendies se multiplient.

Une grande partie des 500 000 habitants de l'ancienne ville coloniale de Santa Marta, au pied de la montagne, est contrainte d'acheter l'eau dans des camions citernes. La combinaison du réchauffement climatique, du gaspillage et de la croissance des activités touristiques rendent la région de plus en plus inhabitable.

Les Mamas évoquent deux futurs possibles pour notre avenir sur terre. **La conquête des petits-frères atteint sa phase finale : la colonisation de toute la Sierra et de l'ensemble de la planète.** La connaissance des « machines » n'étant pas une connaissance de la nature, nous allons mourir. Quand les Mamas auront tous disparu, le monde lui-même disparaîtra. C'est une vision insoutenable de notre civilisation. L'alternative pourrait être la suivante. La conquête est ralentie et stoppée et les deux formes de connaissance sont réunies afin de travailler ensemble pour trouver des solutions. C'est ce qu'ils nomment « faire Zigoneshi », c'est le projet « BRIDGES » et le projet de « Diagnostic croisé »

Les Mamas travaillent sur des Ezuamas : Ce sont des lieux particuliers dans la Sierra qui communiquent entre eux et à travers lesquels les Mamas ont accès à des informations essentielles qui les relient à ce qu'ils appellent Shikwakala. Shikwakala évoquerait des sortes de fils qui constituent une trame qui couvre le monde. Par analogie, il semble possible de comparer Shikwakala à notre système nerveux, voire notre système sanguin ou ventilatoire, tous invisibles, mais sans lesquels la vie ne serait pas possible.

Certains effets de ces Shikwakala se manifestent physiquement dans les écoulements d'eau de surface, des écoulements souterrains, les courants aériens ou le mouvement des nuages. D'autres se révèlent à travers le déplacement des animaux et des oiseaux. D'autres encore peuvent accompagner le cheminement d'une pensée. Toutes ces connexions ne peuvent être perçues que par des personnes spécialement formées dès la naissance, comme le sont les Mamas éduqués pendant 18 ans dans l'obscurité.

Les petits-frères voient les choses autrement. Le pied de la Sierra, où les rivières de montagne rencontrent les eaux chaudes de la mer des Caraïbes, était autrefois cerné d'un tissu de mangrove très dense. Des autoroutes côtières ont été construites, coupant ces fils, ces Shikwakala, déchirant ce « tissu » que nous ne savons pas voir. Aujourd'hui, l'une des plus grandes forêts de mangroves du monde est devenue un immense cimetière de souches de bois.

Historiquement, les Kogis et leurs ancêtres les Tayronas savaient parfaitement valoriser leurs terres et en tirer des ressources agricoles abondantes. Avant la conquête espagnole, une récente estimation, parle de 700 000 habitants vivant aux pieds de la Sierra. Aujourd'hui, seul un dixième de cette population a réussi à survivre, assisté par un programme d'aide alimentaire de l'ONU. Il est évident que les systèmes agricoles mis en place pour valoriser les terres avant la conquête étaient beaucoup plus efficaces que ceux développés aujourd'hui.

Le travail des Kogis pour restaurer les forêts, les rivières et les habitats dégradés dans les contreforts de la Sierra est exemplaire. Il donne des résultats que nous sommes bien incapables d'atteindre. La vallée de la rivière Guachaca, par exemple, dévastée par la déforestation des basses terres et l'inefficacité de l'agriculture, a été achetée il y a une quinzaine d'années par les habitants de la Sierra. La rivière était quasiment asséchée et les animaux avaient disparu. Pendant plus de 20 ans, en travaillant sur leurs Ezuamas et leurs sites sacrés, les Kogis ont réussi à restaurer entièrement la forêt. La rivière a retrouvé un volume d'eau conséquent et la vie animale est revenue.

Le nouveau projet « BRIDGES », intitulé *Munekan Masha*, a pour objet de poursuivre ce travail. Il est mené en coordination avec des scientifiques afin de donner de la visibilité à ces démarches de dialogues, d'informer les communautés non autochtones localement et de diffuser ces résultats dans le monde scientifique. Les Kogis souhaitent que les enseignements tirés de ces expériences puissent être partagés, transférés afin que nous puissions nous assurer un meilleur avenir et tenir à distance le pire.

Les résultats de cette démarche, nous en sommes convaincus, pourraient être d'une importance fondamentale en cette époque d'urgence climatique. »



Ecouter son intervention :
<https://youtu.be/eBr42FxAe94>

L'eau et les sociétés traditionnelles



Luci Attala, Maîtresse de conférences en anthropologie sociale, Université du Pays de Galles Trinity Saint David.

Pour Luci Attala, l'eau n'est pas une ressource ordinaire. C'est une « matière » qui se métamorphose en permanence.

« On pourrait considérer l'eau comme quelque chose d'ordinaire, presque banal, mais, en m'intéressant à la façon dont l'eau est comprise, appréhendée par les cultures indigènes, j'ai beaucoup appris sur la notion de **partage**, sur ce qui a de la **valeur** et sur la nature de mes **liens avec le territoire**. On a tendance à prendre pour acquis l'accès à l'eau. On ouvre le robinet et il nous semble normal que l'eau coule. Ce sentiment de droit à l'eau est directement lié aux factures que l'on paie et au service que l'on pense être en droit d'attendre. Une **marchandisation** de l'eau qui a largement contribué à créer cette illusion d'une ressource illimitée, qu'il suffit de payer pour en bénéficier.

Pour ceux et celles qui doivent marcher chaque jour des kilomètres sous une chaleur intense pour remplir un jerrican, l'eau a une valeur tout à fait différente. **Chaque goutte va être utilisée et traitée avec le plus grand soin**. Car l'eau ne peut pas rester trop longtemps dans des récipients. Avec la chaleur, elle stagne, se transforme et devient dangereuse pour ceux qui la boivent. Il faut donc la partager, la libérer de son enfermement.

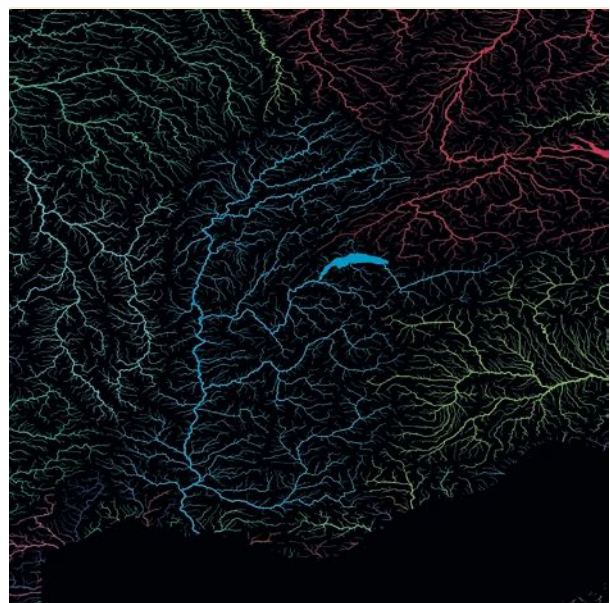
Quand on observe vraiment l'eau, on constate qu'elle ne reste jamais immobile. Elle se déplace, se heurte aux parois des récipients, ne cesse d'avancer, de se transformer, dans une permanente métamorphose de sa structure et de sa nature. Sous forme liquide, elle coule, s'écoule et imbibe ; sous forme gazeuse, elle s'évapore. Elle peut même flotter sur elle-même lorsqu'elle devient glace. Ses fluctuations incessantes sont le reflet de son travail sans fin pour connecter entre eux les continents, pour **transporter matière et informations au travers des territoires**.

L'eau transforme la matière, la lisse et la sculpte. Sa puissance fracture les roches et réorganise les matériaux. Sous son influence argentée, ce qui était desséché est ramené à la vie, ce qui était stérile est ranimé. Elle résiste au besoin humain d'enclorre, de canaliser, de contrôler. Elle suinte, éclabousse, se disperse ou se vaporise, elle trouve toujours le moyen de continuer à se déplacer, à circuler. L'empêcher de circuler, c'est s'exposer aux dangers de la stagnation. L'eau peut alors se retourner contre vous, la maladie survenir violemment dans votre corps jusqu'à ce que vous compreniez que vous devez la traiter avec respect. On ne saurait trop insister sur l'importance de l'eau, mais quel regard porte-t-on sur son mystère et **quelle valeur lui donne-t-on ?** »



Ecouter son intervention :
<https://youtu.be/p4-6ObVkoak>

Carte : Représentation des « veines de la terre »,
bassin versant du Rhône, par Robert Szucs -
Grasshopper Geography.



Ecouter les sons de Gaïa pour mieux répondre à la catastrophe écologique



Denis Chartier, Géographe environnemental et artiste sonore, professeur des universités à l'université Paris Cité.

Pour Denis Chartier, les rencontres de Genève lui ont donné l'opportunité, en duo avec Simon Debardieux, d'évoquer l'importance de porter son attention aux questions sonores lorsque l'on tente d'identifier les modalités de réponses aux problèmes socio-environnementaux contemporains :

« De cette intervention, je ne partagerai ici que quelques-uns de mes propos ou plutôt un récit : celui qui m'a conduit à m'intéresser à la question sonore dans mes recherches en géographie environnementale et ce que l'écoute et l'émission de sons pour travailler sa relation avec les vivants peut aider à saisir pour retrouver une capacité d'agir.

Après avoir travaillé plus de 15 ans à identifier des réponses à la catastrophe écologique (en étudiant l'action des ONG environnementales, le fonctionnement des conférences internationales, des actions de développement soutenable et de conservation de la nature menées par des populations traditionnelles amazoniennes, etc.), je me suis « cogné » assez brutalement, au début des années 2010, au mur existant entre l'urgence écologique et l'inefficacité des réponses apportées à la catastrophe. De cette situation et du découragement qui en découle, des questions sont devenues obsédantes. Que faire, face à ce constat d'impuissance à apporter des réponses calibrées et efficaces à la catastrophe écologique ? Comment éviter la barbarie politique qui peut venir si rien n'est fondamentalement repensé ou reconfiguré ? Comment vivre et prendre soin d'un monde en ruine, de ses habitants, de soi-même ? Que manque-t-il aux propositions d'écologie politique pour leur donner leur pleine puissance ?

Après avoir travaillé plus de 15 ans à identifier des réponses à la catastrophe écologique (en étudiant l'action des ONG environnementales, le fonctionnement des conférences internationales, des actions de développement soutenable et de conservation de la nature menées par des populations traditionnelles amazoniennes, etc.), je me suis « cogné » assez brutalement, au début des années 2010, au mur existant entre l'urgence écologique et l'inefficacité des réponses apportées à la catastrophe. De cette situation et du découragement qui en découle, des questions sont devenues obsédantes. Que faire, face à ce constat d'impuissance à apporter des réponses calibrées et efficaces à la catastrophe écologique ? Comment éviter la barbarie politique qui peut venir si rien n'est fondamentalement repensé ou reconfiguré ? Comment vivre et prendre soin d'un monde en ruine, de ses habitants, de soi-même ? Que manque-t-il aux propositions d'écologie politique pour leur donner leur pleine puissance ?

C'est à cette dernière question que j'ai plus spécifiquement essayé de répondre en émettant l'hypothèse très simple, il y a une dizaine d'années, que ce qui manquait aux propositions d'écologie politique était une dimension sensible, une capacité des modernes que nous sommes à pleinement sentir notre lien vital au monde vivant. Imaginons un monde moderne où les hommes et les femmes politiques éprouveraient l'existence d'un arbre, d'une plante au même titre que l'un de leur proche humain... on peut alors imaginer que la mise en place de politiques environnementales serait effectuée plus radicalement et viscéralement, l'idée de mettre en péril l'existence de ces proches étant en général insupportable. Dans cette optique, **j'ai eu envie d'adjoindre aux propositions d'écologie politique une dimension que j'ai qualifié d'orphique**. L'objectif était de produire un effet de sens pour donner de la puissance aux propositions. Cette notion d'orphisme visait au départ, et en suivant le philosophe Pierre Hadot dont les écrits m'ont inspiré, à proposer une voie alternative à l'attitude prométhéenne qui consiste à forcer la nature, à la violenter pour qu'elle révèle ses secrets (dans un rapport de domination, de contrôle). Inversement, **l'orphisme consistait à ne pas percevoir la nature comme une résistance qu'il faut vaincre, mais comme un mystère auquel on peut être initié, et de cette initiation découlerait la connaissance**. Cette notion s'est chargée d'autres sens depuis, de dimensions sensibles, relationnelles mais aussi féministes et décoloniales. Elle a aussi rapidement été associée à une méthode de recherche conçue pour la travailler : la gaïagraphie.

Parmi les expériences gaïagraphiques visant à identifier des pratiques d'écologie politique orphique, auxquelles j'intègre ma participation au premier diagnostic croisé, je souhaite évoquer le travail de recherche-crédation mené chez des vigneronnes et vignerons faisant du vin nature et travaillant la terre selon des pratiques agroécologiques. Ce travail engagé en solitaire, a été mené de 2017 à 2019 avec le collectif vin-vivants (composé du philosophe et artiste Aurélien Gabriel Cohen et de la photographe Emmanuelle Blanc), puis de nouveau seul. Le projet initial avec le collectif vin-vivants, projet mêlant arts et sciences, était de saisir et de rendre sensible ce que nous avons identifié comme une attention très particulière et pleine de respect aux vivants. Très vite, nous avons constaté une relation structurante de ces vigneronnes et vignerons aux microbes, aux levures. Mais comment rendre sensible cette relation, question d'autant plus importante que l'un des livrables de cette recherche-crédation était une installation artistique ? La réponse est très vite survenue. Nous avons constaté que les vigneronnes ou vignerons écoutaient leurs cuves en fermentation et qu'ils ou elles savaient où en était le processus selon le son émis. L'idée m'est donc apparue de glisser des hydrophones, destinés à enregistrer les cétacés, dans la cuve en fermentation et d'enregistrer les sons de l'activité des levures pour en faire une pièce sonore, matérialisation de cette attention aux microbes (<https://soundcloud.com/chartier-denis/yeastsymphony>). Ce premier acte de méthodologie sensible a donné des échanges

d'une immense richesse avec les vigneronnes et vignerons qui, à l'écoute des levures au casque, se sont mis à me parler de ces dernières très différemment, comme de proches avec qui on tente de maintenir une relation harmonieuse. Les microbes s'animaient. L'idée de création d'une pièce sonore m'avait aussi conduit à tenter de chanter au-dessus des cuves pendant l'enregistrement. Lors de la préparation de cette pièce, il s'est avéré que cette expérience était sans grand intérêt musical, mais elle m'a permis de constater un phénomène fort intéressant. A chaque fois que j'avais chanté, l'harmonique qui se dégageait de la cuve avait changé après mon chant ! Ce dernier avait eu un effet sur l'activité des microbes.

De cette expérience, plusieurs pistes de recherche et de pratiques transformatrices ont émergé. J'ai d'abord voulu mieux comprendre cet effet du son sur le vivant. Dans une démarche orphique et gaïagrapie, j'ai voulu passer par l'apprentissage de pratiques somatiques sonores pour sentir et saisir cet effet du son sur les organismes et ce que prendre soin voulait dire. Je me forme ainsi, parmi d'autres pratiques et depuis plusieurs années, à l'usage des bols chantants tibétains. Le massage sonore avec ces bols m'a attiré, sans doute parce que j'avais identifié que ces pratiques somatiques étaient tolérées dans certains services de cancérologies, leurs effets apaisants étant reconnus sur les patients ayant eu des chimiothérapies. Ces pratiques demandent un long apprentissage, une immense humilité, une grande prudence dans leur usage et beaucoup d'entraînement. J'ai commencé après quelques temps, en accord avec deux vignerons et toujours selon une méthode gaïagrapie, à intervenir avec les bols sur des cuves de vins. Les premières conclusions qui émergent de ces expériences semblent montrer qu'il y a eu modification de la qualité gustative et de l'évolution microbienne de certaines cuves. Elles m'ont aussi permis d'aller toujours plus loin dans la compréhension des relations installées entre ces vignerons et les habitants humains et autres qu'humain de leur ferme. Mais peut-être que l'élément le plus notable ici tient au fait que ces pratiques ont clairement modifié ma capacité à me relier aux vivants. Elles m'ont transformé en tant que chercheur, artiste et terrestre. Des nouveaux dispositifs de recherche-crédation visant à jouer pour les levures sont désormais au travail. S'ouvre aussi des pistes de recherche avec des biologistes, des bioacousticiens, des anthropologues, pistes que nous tardons à mettre en mouvement par manque de temps, et surtout parce qu'elles appellent un long chemin préalable de questionnement et de travail collectif de renouveau et d'interrogation des protocoles scientifiques. Vaste et passionnant programme.

On sait depuis pas mal d'années, les progrès des techniques de captations sonores aidant, que les recherches en écoacoustiques telles que celles menées par Jérôme Sueur au Museum National d'histoire naturelle, permettent de suivre l'évolution de la biodiversité en analysant les paysages sonores. On expérimente depuis peu l'utilisation d'ultrasons ultra-ciblés pour soigner certains cancers. Beaucoup reste à comprendre pour les modernes que nous sommes sur ces questions sonores. Mais en attendant d'expliquer certains phénomènes avec nos boîtes à outils de modernes – ce qui ne me semble pas prioritaire, voire un objectif questionnable – il est urgent de sentir, de reconnaître, et d'accueillir humblement, et dans une démarche symétrique et décoloniale, les compétences pratiques et les connaissances de certains humains ou humaines quant à l'appréhension du son dans leur manière d'habiter et de prendre soin des vivants. Ces quelques bribes d'un parcours de recherche et de vie, trop centré sur ma petite personne et je m'en excuse, m'a semblé pertinent pour comprendre les chantiers qui s'ouvrent et l'intérêt d'interroger ces questions sonores et les façons de faire de la recherche. Il m'a aussi semblé entrer en résonance avec ce qui est mis au travail dans le diagnostic croisé avec les Kogis. **L'expérience passée et à venir avec certains Kogis vise à ouvrir des pistes et/ou à creuser quelques sillons déjà tracés. Un dialogue symétrique et décolonial avec les mamans et sagas Kogis, attentifs à ces dimensions sonores, devrait apporter de riches éléments pour travailler ces voies/voix. Ces derniers n'avaient-ils pas partagé avec Eric Julien, suite à l'écoute du son d'un bol tibétain, qu'il s'agissait du son de l'univers ? »**



Le dialogue avec les profondeurs de la terre



Béatrice Kremer-Cochet et Gilbert Cochet, naturalistes, fondateurs de l'Association Forêts Sauvages.

Les naturalistes Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet, retracent leur participation et expérience au premier diagnostic croisé de santé territoriale dans le Haut-Diois (Drôme), en 2018.

Emerveillé, Gilbert prend la parole : « Nous avons passé des moments extraordinaires avec les Kogis lors du diagnostic croisé dans la Drôme en 2018. Les scientifiques sont protocolaires. Le protocole rassure, mais est un affront à la complexité du cerveau. Pour les Kogis, c'est différent, ils sont en observation permanente. Ils semblent avoir des moyens de perceptions que nous n'avons pas. Le diagnostic était à la fois sûr, précis, et très rapide, instantané. Comme s'ils avaient la capacité d'intégrer et de faire la synthèse de nombreux critères très rapidement. En France, tout doit être régulé, bien rangé. « L'Homme ne sait pas faire confiance à la nature, il se prépare à un dur labeur ». Alors que les Kogis font confiance à la nature. »

Comprendre ce que la nature exprime

Gilbert Cochet poursuit en livrant quelques anecdotes issues de sa participation au diagnostic dans le Haut-Diois : « Arrivés sur un lieu de la montagne, nous entendons l'eau mais nous ne la voyons pas : un bloc de béton la couvre. C'était comme un choc pour les Kogis qui n'imaginaient pas que nous puissions être aussi pervers en s'appropriant toute l'eau. Dans nos montagnes, quasiment toutes les sources ont été captées de cette manière. Les Kogis ont été surpris de ne pas voir d'animaux sauvages. A la grotte Chauvet, nous nous rendons compte de la diversité et de l'abondance des espèces à l'époque. Cette proximité avec le sauvage, avec l'Autre, nous manque. »

Gilbert invite à ce que nous protégeons le sauvage, avec humilité et respect. Car lorsque nous préservons et que nous laissons faire la nature, elle se débrouille très bien. Et de poursuivre : « En Europe, en 2019, pour la première fois depuis 140 ans, le loup s'est reproduit dans tous les pays d'Europe, sauf au Royaume-Uni. Nous assistons à une tolérance par rapport à l'animal sauvage qui s'installe. Il y a aussi de la réintroduction, par exemple avec les lynx et les balbuzards. Les Kogis peuvent nous aider car ils ont une tranquillité, une sérénité qu'il nous faudrait retrouver. »

Selon les mots de Béatrice Kremer-Cochet : « Les arbres peuvent parler et les Kogis sont capables de les entendre. Ils ont observé les pins noirs d'Autriche en 2018 et nous ont dit que cet arbre n'avait rien à faire ici, qu'il faisait du mal aux autres. Effectivement, le pin noir d'Autriche a été importé dans le Diois au début du XXème pour du reboisement des terrains de montagne. Ces plantations ont été très néfastes pour le milieu, provoquant l'acidification des sols, la croissance de la végétation de sous-bois rendue plus difficile. Mais eux ne l'ont pas appris en faisant des études. Ils viennent de Colombie, où il n'y a probablement pas de pins noirs d'Autriche. » En laissant leurs sens capter ce qu'il y avait autour d'eux, les Kogis ont été capables de comprendre ce que la nature exprimait.

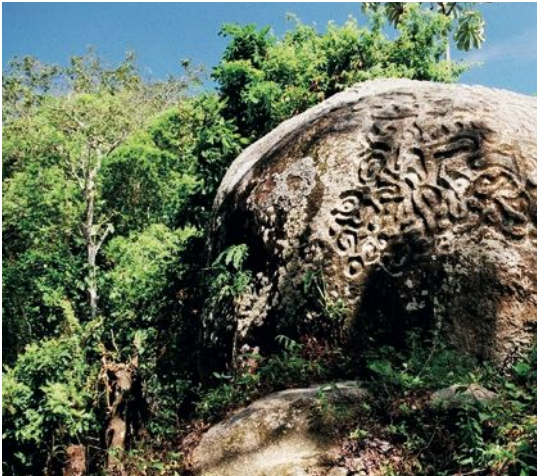
Se retirer pour redonner de la place à la nature

« Les Kogis ont une pédagogie remarquable. Pour eux, la terre est un hyperorganisme, dont chacun des écosystèmes est un organe. Il existe des connexions entre ces écosystèmes, par exemple par les cours d'eau. Pour les Kogis : quand vous construisez un barrage, c'est comme si vous mettiez une ligature à la sortie de la vessie. Si vous faites cela, vous allez être malade. Si vous faites cela à la rivière, c'est pareil, elle est malade.

Cela fait penser aux barrages construits sur le Rhône, qui est en effet malade. Ces barrages ont une utilité, mais il s'agit de repenser notre relation à la nature.

Apprendre face à l'adversité, à se retirer et laisser la place aux autres, redonner de la place à la nature. Si le canton de Genève pouvait être le premier parc national urbain dans lequel on se retire pour redonner de la place à la nature, ce serait une idée à creuser, peut-être à mettre en application ? », ajoute Gilbert.

Les pierres peuvent être vivantes, le vivant peut devenir pierre



Et Béatrice de poursuivre : « Pour les Kogis, les pierres ne sont pas des choses mortes. Les scientifiques peuvent affirmer la même chose avec l'exemple du calcaire qui en est une belle illustration. Certains organismes vivants sont capables de transformer eux aussi, d'associer le calcium et le dioxyde de carbone qui est dissout dans l'eau pour fabriquer du calcaire, du carbonate de calcium. Et ces organismes, ce sont les coquillages. D'abord les coquilles des mollusques sont formées par du carbonate de calcium, c'est-à-dire du calcaire. Ce sont également les coraux qui forment leurs squelettes comme cela. Un certain nombre d'organismes vivants est capable de fabriquer du calcaire. Et ce qui est extraordinaire, c'est que ce dioxyde de carbone atmosphérique stocké dans le calcaire, peut l'être pour des millions d'années. Parce qu'une fois que l'organisme meurt, la coquille ou le squelette du corail, va rester ou se déposer au fond, elle va cimenter grâce à d'autres éléments chimiques, cela va former des récifs de

calcaire. Nous en avons un exemple en France dans les gorges de l'Ardèche. C'est un massif de calcaire qui a 110 millions d'années. Et donc, ça fait 110 millions d'années que le CO₂ atmosphérique est stocké là. Donc, vous avez tout de suite compris que si on favorise cette formation de calcaire, si on ne tue pas les coquillages en raclant les fonds, si on ne détruit pas les coraux en créant des conditions qui ne permettent plus leur survie, nous avons un gigantesque moyen de réguler l'augmentation de la température au niveau planétaire ! »

Pour un dialogue entre sciences modernes et savoirs écologiques traditionnels

Et de conclure : « aujourd'hui nous sommes capables d'effacer des barrages, de revenir sur des choses que l'humain a créées, pour retourner vers un meilleur état, non seulement pour l'environnement, mais aussi pour nous. Je pense que re-dialoguer avec des populations ancestrales, est aussi un merveilleux retour en arrière qui devrait faire pour le bien-être de toutes et de tous ».



Cartographies sensibles

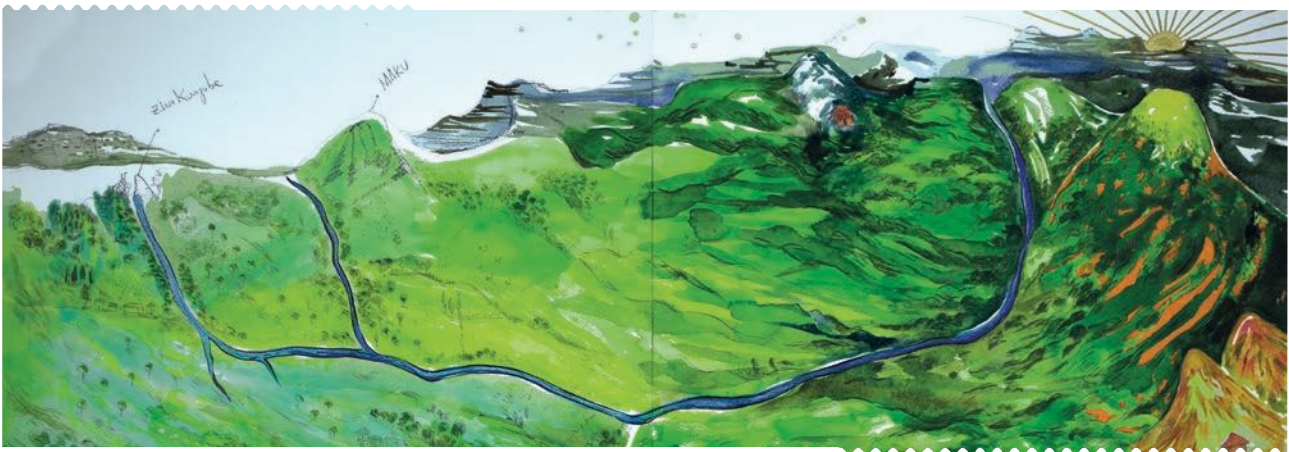


Ana-María Lozano Rivera,
Anthropologue et plasticienne.

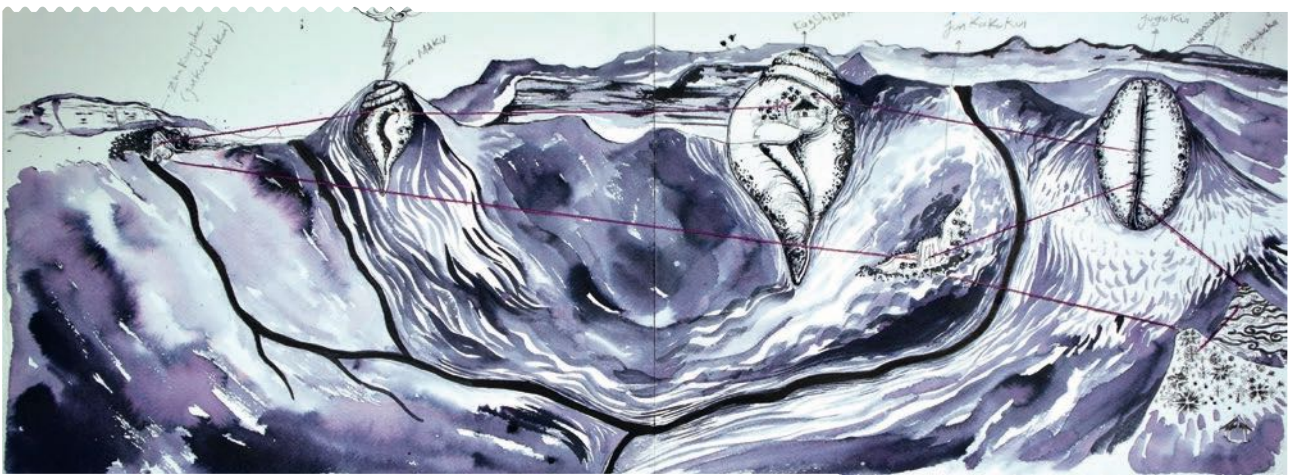
Ana-María Lozano est venue partager son expérience issue du diagnostic croisé de santé territoriale qui réunissait dans la Drôme, autorités traditionnelles kogis et scientifiques. Elle nous a présenté ce que ce diagnostic croisé a ouvert chez elle comme réflexion, notamment en matière d'analyse et d'expressions sensibles d'un territoire.

A l'occasion de ce diagnostic, Ana-María a exploré de nouvelles formes de représentations cartographiques qui tentent d'intégrer la dimension « sensible » chère aux Kogis. « Ils n'étaient pas forcément très à l'aise avec les crayons mais nous avons réalisé une forme d'atelier artistique avec eux pendant lequel nous avons utilisé des formes de méthodologies sensibles. Les Kogis réussissent à percevoir les territoires grâce à un travail de concentration qu'ils appellent « travailler en Aluna ». Aluna désigne un état de concentration et de « spiritualité » (pour nous, on peut utiliser ce mot pour simplifier) à travers lequel ils arrivent à se connecter à la potentialité des formes du vivant. En fait, c'est un espace abstrait, d'imagination. Dans cet état « d'être », **le monde est perçu et organisé grâce à un réseau de lieux qui ont des fonctions spécifiques. Les Kogis conçoivent les lieux**

comme sacrés, vivants et dotés d'une subjectivité. Tous les points sur la carte sont des personnes, des ancêtres, et chacun a une fonction spécifique. Chaque fil rouge sur la carte montre quelle fonction à chaque montagne, et comment la montagne qui incarne l'eau va diriger une autre, et puis l'autre montagne va dire à l'autre ce qu'elle doit faire... C'est toute une écologie de relations et de hiérarchies qui se dessine ».



Carte sensible en couleur réalisée par les Kogis avec Ana-María Lozano Rivera représentant le monde visible.



Carte sensible en noir et blanc réalisée par les Kogis avec Ana-María Lozano Rivera représentant le monde invisible.

« Dans leur culture, les Kogis n'élaborent pas de représentations visuelles des objets ou des phénomènes. Mais dans la Drôme en 2018, ils ont été invités à tenter de représenter sous forme visuelle ce qu'ils appellent les pensées des pères et des mères spirituelles contenues dans un paysage.

Ce sont ces représentations cartographiées de la pensée invisible, des flux dynamiques de l'eau, de l'air et des interactions que les Kogis percevaient sous la surface visible et éclairée des paysages de la Drôme qui ont émergé de cet essai. Des sites particuliers ont été symboliquement représentés par des coquillages identifiés comme ayant chacun une « fonction » et une « mission » spécifique, adaptées à un type d'écosystème ou à des espèces d'animaux ou de plantes. Ils évoquent le fait que le monde entier serait structuré de cette façon. Dans un deuxième temps, les Kogis ont contribué à peindre ce qu'ils considéraient comme les parties visibles et éclairées des pensées qui ont façonné ces paysages.

Il est clair que notre premier enjeu pour imaginer et accompagner la métamorphose de nos sociétés modernes est de changer notre façon de regarder le monde.

Nous avons besoin de ce type d'espaces comme le Diagnostic croisé. Ce sont des espaces féconds ou peuvent être accueillis, sans jugement, différents regards portés sur le monde. Des espaces qui ouvrent de vrais espaces de dialogues, d'où peuvent émerger de nouvelles perspectives de compréhension des choses et des phénomènes.

C'est l'ouverture de ces espaces de dialogue qui permettra de remettre le vivant, la nature dans nos actes, nos pensées et de réussir la métamorphose ! »



Comprendre que la terre est un organisme vivant



Ernst Zürcher, Ingénieur forestier, Dr. en sciences naturelles, professeur, chercheur en sciences du bois, jusqu'à récemment chargé de cours à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich (ETHZ), de Lausanne (EPFL) et à l'Université de Lausanne (UNIL)

Ernst Zürcher établit des liens entre les arbres et la spiritualité vécue par les humains :

« Si l'on considère les civilisations qui ont réussi à se maintenir dans un certain équilibre avec la nature, certains peuples premiers, je pense à ceux d'Amazonie, certains peuples d'Afrique, et nos peuples premiers, en tout cas les derniers avant l'expansion de l'empire romain, je pense à la civilisation celtique, aux peuples celtes qui étaient multiples, - eh bien ces peuples qui cultivaient la terre, qui n'étaient pas seulement **chasseurs cueilleurs**, mais aussi des **cultivateurs et des éleveurs** très productifs, ont maintenu un rapport très intime avec la nature.

Les Celtes avaient par ailleurs développé une moissonneuse actionnée par un cheval. On a retrouvé à Trèves une moissonneuse avec une scie en plateau qui coupait les céréales et les faisait tomber dans la charrette. Donc, à l'époque où les Celtes avaient inventé ça, au Moyen-Orient l'on en était encore à la faucille ou à la faux pour récolter.

Or, ces anciens peuples avaient non-seulement développé des techniques efficaces, mais aussi maintenu quelque chose de commun que l'on retrouve dans toutes les anciennes grandes civilisations : elles avaient un arbre sacré au centre de leur cosmogonie. C'est l'Yggdrasil de la nordique Scandinavie. Et chez certains Celtes, c'est par exemple l'If. Il y avait le peuple de l'If – les Eburones, les guerriers de l'If – les Ebuovices dans le territoire de l'actuel département de l'Eure (dont le chef-lieu est Évreux). Il y a également l'Orme et les guerriers de l'Orme. Ce sont les Lémovices, du Limousin actuel, pays de l'Orme. Limoges, c'est la ville de l'Orme. Donc à l'époque, il y a une forme de respect et même de vénération de la nature, qui allait jusqu'à s'identifier à un certain arbre. Et cette attitude face à la nature implique à la fois une manière de cultiver la nature, dans le vrai sens du terme, d'en extraire des produits, de la nourriture sans la détruire, et d'un autre côté d'avoir une révérence, une forme de **respect absolu pour certains représentants de la nature auxquels on ne touchait pas**. Il y avait à ce sujet certaines coutumes, des règles extrêmement drastiques parfois.

Nous considérons aujourd'hui la nature comme étant beaucoup plus que simplement un endroit où l'on a des ressources à disposition - nous y retrouvons une dimension maternelle. Donc cela nous donne une indication sur ce que la spiritualité pourrait redevenir. C'est une spiritualité qui prend la nature en compte. Ce n'est pas seulement une spiritualité pour le coin du feu, pour la chambre d'études du lettré, pour le philosophe. C'est une spiritualité qui englobe la nature, notre rapport à la nature, ce qui a des conséquences très concrètes. Est-ce que nous allons continuer d'empoisonner la terre pour cultiver, ou bien commençons nous à reconnaître que cela ne va pas ainsi, que nous sommes en train de détruire toute la diversité en insectes, en oiseaux et en mammifères, sans compter les reptiles et les batraciens ? Nous allons rapidement stopper cela, quitte à avoir un tout petit peu moins de récoltes dans un premier temps, mais en tout cas, revenir à ce respect. Et là c'est une attitude qui sera très enrichissante, parce qu'on va maintenir notre savoir, on va maintenir notre faculté d'observer et d'analyser, mais en plus on va gagner un nouveau rapport à la Terre.

La Terre est un être, un organisme, une divinité. Quelque chose qui a un niveau physique, physiologique, social et spirituel. Ces anciennes cultures, y compris nos cultures européennes (nos peuples-racines), avaient aussi une forme de compréhension de la terre comme étant une entité sacrée. Pour moi, c'est ce que cela implique lorsqu'on comprend la Terre en tant qu'organisme. En incorporant les éléments de cette approche dans la démarche scientifique moderne, nous ne parlons plus alors d'un « système terre » : **est-ce qu'un système a une âme ? Voulons-nous stériliser cette notion d'organisme animé au point de lui enlever l'esprit, de lui enlever l'âme, au point de ne plus avoir à la fin que quelque chose de banalement fonctionnel, de totalement désenchanté ?**

J'ai travaillé sur la variation des propriétés du bois en fonction des dates d'abatage des arbres en lien avec les cycles lunaires. Je me suis demandé pourquoi les anciens avaient des pratiques spécifiques utilisées pendant des millénaires ? En mettant en œuvre les outils de la science, les statistiques les plus abouties, nous avons pu montrer qu'il y avait un noyau statistiquement extrêmement significatif dans ces traditions lunaires, au niveau de la germination des arbres et aussi dans les variations des propriétés du bois en fonction de la date d'abatage des arbres. Donc **la science a des outils qui permettent de valider ce que les anciens faisaient d'une manière différente. Quelle était leur manière d'appréhender les choses ? Quelle était la source de leur authentique savoir ?** Pour moi, c'est la grande question aujourd'hui. Dans un même temps, **les anciens savoirs traditionnels inspirent la science moderne.** Ils m'ont inspiré de nouvelles questions que je n'aurais jamais eues par moi-même. Comment la lune peut-elle avoir un effet sur le bois ? C'est complètement contre intuitif, et malgré tout, **la science permet aujourd'hui de valider les anciennes cultures, et leur accorder du respect.** »



Ecouter son intervention :
<https://youtu.be/lwfSYD40yzi>



Le chant des couleurs



Anne Varichon, chercheuse indépendante en anthropologie, spécialiste de la couleur.

Dans la perspective de la seconde étape de diagnostic croisé, Anne Varichon s'est essayée à mettre en résonance les propos délivrés au cours de ces rencontres avec des éléments de la couleur, tant sur les territoires où demeure une pratique traditionnelle de la couleur que dans les laboratoires de l'innovation industrielle :

« **La couleur est une information cognitive.** Comme les autres informations cognitives, la couleur est une propriété discriminante qui ouvre la pensée au tri (être ou ne pas être). Sa spécificité est un signal immédiatement perceptible, même de loin, même dans une lumière parcimonieuse.

La couleur permet une lecture du monde : le temps brumeux ou ensoleillé, la maturité d'un fruit, l'eau boueuse ou claire. Elle donne lieu dans un même temps, à l'écriture du monde : l'on se saisit de la couleur pour nourrir, contrer ou transmettre des éléments de culture. L'un et l'autre se caractérisent moins par les couleurs employées (rouge, vert, etc.) que par des pensées de la couleur spécifique.

Dans les nations industrialisées contemporaines

Les pensées de la couleur spécifique pourraient être caricaturées. Je pourrais résumer ainsi le rapport à la couleur tant en mode de lecture qu'écriture : lire, c'est sélectionner un article, faire un choix la plupart du temps guidé au sein d'une gamme. Écrire, c'est repeindre sa façade d'un enduit pré-formulé.

Dans les sociétés traditionnelles, et peut-être chez les Kogis ?

Lire signifierait percevoir une sensation colorée (invariant physiologique) mais la penser simultanément comme intégrée dans un dense réseau de sens qui va prendre en compte des quantités d'informations sensorielles et culturelles (à l'ombre/éclairé, humide/sèche, rugueux/lisse, sonore/ sourd, dynamique/inerte, fréquent/exceptionnel, vivant/mort, etc.). Autant de liens entre une couleur et un environnement au sens le plus large qui génèrent souvent plusieurs termes pour la désigner.

Et surtout, là où une pensée s'arrête, elle commence à se déployer ailleurs. Si dans les nations nanties, la couleur la plupart du temps s'achète, dans les sociétés non industrielles, il faut aller puiser la couleur dans l'environnement. Or l'environnement ne révèle pas en général ses sources de couleurs. Le pigment est la couleur dans des matrices minérales ou au fond de gisements (ocres, sables colorés avec des oxydes métallique). Le colorant est caché dans le végétal (indigo, genipa, rocou...) ou l'animal (cochenille). Repérer la source de couleur nécessite des connaissances très pointues d'un milieu, fruit souvent de siècles d'explorations attentives... Mais cela ne suffit pas ! Encore faut-il libérer les principes colorants, notamment dans le végétal. Parfois la tâche est très simple (curcumine du curcuma), souvent plus complexe (indican de l'indigofera ou de l'isatis tinctoria obligeant à recourir à des bactéries et à développer des cuves de fermentation dont on suit la maturation en les touchant, en les écoutant, en les humant, en les goûtant).

Sociétés traditionnelles et couleurs accomplies dans les chants, prières, danses

Identifier les substances porteuses de couleur, savoir les extraire, sélectionner celles qui préservent la santé et le vivant... Il s'agit d'un ensemble d'éléments qui ne sont pas seulement techniques ! La couleur est essentiellement accomplie dans les chants, prières, danses, accompagnant les gestes des faiseurs de couleur. L'intention est d'adresser la couleur à celle ou celui à qui elle est destinée dans une fonction donnée (qui peut être mouvante). Bref, richesse considérable de ce que j'appelle « le territoire dilaté de la couleur », découvert au fur et à mesure de mes recherches sur les terrains ethnographiques depuis 30 ans, où la couleur n'est jamais réduite à une pellicule d'apparence, mais prend son sens tout au long du chemin qui la conduit de sa source à l'usage, d'un territoire à des relations intra et extra-communautaires et à un imaginaire.

C'est pour tenter de faire connaître ce trésor que j'ai commencé à publier à l'attention du plus grand nombre. D'autant plus qu'en quelques décennies, j'ai vu ces savoirs disparaître. Entre ce « territoire dilaté de la couleur » des peuples où demeurent ces pratiques et une sèche référence colorimétrique, il y a un peu la même différence qu'entre la perception pleine d'une contrée telle que peuvent la vivre les Kogis ou les aborigènes en Australie et une carte Michelin ! Le parcours entre la source de la couleur et son aboutissement ne peut se saisir sans la dimension de temps, celui de se saisir des choses, d'en tirer le suc dont se nourrit l'imaginaire, « le temps nécessaire pour faire justement ». En ce sens, les couleurs dans d'autres modes de pensée, que celui des nations industrielles, peuvent être signifiantes, mais aussi des leurres, c'est-à-dire avoir pour fonction d'attirer l'attention afin que celle-ci se détourne de ce qui est important et doit demeurer caché (ce qui se passe souvent dans les rites d'initiation).

Deux territoires de pensée de la couleur se croisent

Un paysage comporte des points d'acupuncture dont certains peuvent être colorés. Mais quel sens a le mot couleur à ce moment-là ? Et est-ce vraiment là que se jouent les choses ? Ce rapport aux lieux et au temps trace une boucle vertueuse qui engendre le respect de soi, de l'autre, du lieu. Sensation très forte qu'une boucle, justement, peut aujourd'hui être entrelacée entre les savoirs dits premiers et ceux dont l'humanité va avoir besoin pour affronter les crises qui s'annoncent. Entre autres, les savoirs de la couleur sont souvent féminins. Les femmes cueillent, soignent, teignent. Ces savoirs sont un véritable espoir dans l'émergence de décisions qui enfin ne seront plus exclusivement masculines. Pour finir, je suggère d'être attentif lors du diagnostic croisé, au fait que se croiseront aussi deux territoires de pensée de la couleur que j'ai dressé ici à traits forcément grossiers. Lesquels sont si profondément inscrits dans la psyché de chacun, qu'il en est souvent difficile d'en prendre conscience, de les questionner, de s'ouvrir à d'autres modes de pensée et de perception. Ce qui tombe sous le sens tombe souvent à côté ! »



Rayonnements des espaces et des lieux



Nathalie Michel, Agrégée de physique.

« Connues depuis l'antiquité, plusieurs pistes sont envisageables quant à la découverte du magnétisme dans diverses régions du monde en Egypte, Amérique centrale, Chine et Grèce. Des découvertes sont liées à la connaissance de pierres qui pouvaient attirer le fer. Si les premières études scientifiques débutent au XIII^{ème} siècle, c'est l'astronome anglais William Gilbert (1544-1603) qui fut le pionnier du magnétisme moderne en explicitant une théorie d'ensemble dans laquelle il décrit la Terre comme un gigantesque aimant. **Au XIX^{ème} siècle, François Arago (1786-1853) consacre une partie importante de sa vie au géomagnétisme, étudiant ses variations temporelles. En parallèle, cette période est marquée par la « révolution électromagnétique », qui montre le lien entre électricité et magnétisme pour aboutir aux équations de Maxwell décrivant mathématiquement le comportement du champ électromagnétique, de ses ondes et interactions avec la matière.**

Si le champ magnétique terrestre (de l'ordre de 50 μ T en France) reste quasi constant au cours du temps, en revanche, les champs électromagnétiques variables peuvent être caractérisés par leur fréquence d'oscillations. Avec une conséquence, plus la fréquence de l'onde électromagnétique est haute, plus l'énergie transportée est importante. A basse énergie, viennent les ondes radio et micro-ondes puis les ondes infra-rouges, la lumière visible, les ultraviolets et les rayons X. Enfin les rayons gamma, qui sont les plus énergétiques, sont émis par des noyaux radioactifs omniprésents dans l'univers. Sur Terre, les noyaux radioactifs peuvent provenir de l'interaction des rayons cosmiques avec les hautes couches de l'atmosphère comme pour le tritium ou le carbone 14. Ils sont aussi d'origine tellurique directement issus de minerais terrestres renfermant des atomes radioactifs comme l'uranium 238. **Dans la société occidentale, la radioactivité découverte en 1896 par Henri Becquerel, interroge. Elle peut être source d'énergie, autant que puissance destructrice. Mais encore, pour le monde scientifique, associée à l'origine de la vie. Dans le cadre de ce projet de dialogue, on ne peut manquer de se demander ce qu'en disent les Kogis et les peuples autochtones ?**

Quelques éléments sont décrits dans la littérature. En Australie d'abord, le « Sickness Country », est un territoire granitique présentant de forts taux de radioactivité naturelle. Occupé depuis plus de 50000 ans par la tribu aborigène des Jawoyns, c'est une zone sacrée associée, d'après eux, aux grands ancêtres créateurs (Bula). D'autres récits, cette fois dans le Nevada, nous sont parvenus de tribus amérindiennes. Elles considèrent le minerai d'uranium, souvent de couleur jaune, comme détenteur d'une puissance spirituelle (Puha). Les guerriers l'utilisaient fréquemment pour se peindre le visage. Dans ces deux cas, les aires de fortes concentrations en radioactivité semblent connues depuis des millénaires et considérées comme des zones dangereuses ne pouvant être traversées par le commun des mortels. Seuls les guides spirituels avaient la capacité de dialoguer avec les roches qui elles-mêmes sont de puissants esprits. Il est évident que ces deux peuples autochtones, à travers leur lecture des caractéristiques particulières d'un territoire, ont identifié à leur façon les phénomènes liés à la présence de rayonnements radioactifs. **Cette question d'une perception de la radioactivité naturelle par les Kogis devient un enjeu tout à fait passionnant. Sont-ils à même de percevoir des signes de présence radioactive sur un territoire ? Comme pour les Aborigènes et les Amérindiens du Nord, la radioactivité naturelle a-t-elle un rôle, une fonction particulière ? De quelle façon contribue-t-elle à l'équilibre d'un lieu ?**

Ces questions résonnent avec le projet Zone Atelier Territoire Uranifères (ZATU) porté par le CNRS. Un projet ancré dans le Puy de Dôme autour de Vichy, qui s'articule sur un territoire qui comprend à la fois des sources radioactives naturelles salées (Natura 2000) et un ancien site minier d'extraction d'uranium (Rophin). Le travail des chercheurs/euses se concentre sur l'impact de la radioactivité naturelle et naturelle renforcée (provenant des anciennes mines d'extraction) sur les caractéristiques des eaux et des écosystèmes en associant la perception de ces milieux par les populations locales. Depuis 2015, la ZATU développe une démarche interdisciplinaire confrontant les divers points de vue en sciences académiques (biologie, chimie, écologie, physique, sociologie). **Dans ce cadre, il nous semblait intéressant d'ouvrir nos recherches aux pratiques et connaissances autochtones lors d'un dialogue avec les Kogis sur leur propre perception de ces territoires. L'occasion de tenter la mise en résonance de nos savoirs avec leurs connaissances afin de voir si de nouvelles propositions peuvent en émerger.**



Carte des mesures d'activité effectuées au contact du sol sur la route de Vières

Afin d'initier ce travail, une première étape de croisement des savoirs autour des rayonnements a été réalisée en mai 2022. Il s'agissait de faire des mesures de radioactivité sur trois des sites visités dans la Drôme par les Kogis en 2018. Les mesures de radioactivité du sol ont été effectuées à l'aide d'un appareil Colibri (Canberra, Inc.) couplé à une sonde gamma type LB123 (Berthold) et sont associées aux données de positions mesurées par GPS (Récepteur GNSS TRIMBLE GEO7X). Le signal radioactif est mesuré en désintégration par seconde ou Bq. Le territoire exploré, territoire essentiellement sédimentaire, est à priori peu concerné par une présence importante de radioactivité naturelle. Il est classé en catégorie 1 par l'IRSN (Institut de Radioprotection et de Sureté Nucléaire), correspondant aux communes à potentiel radon localisées sur les formations géologiques présentant les teneurs en uranium les plus faibles. Les mesures sont effectuées au niveau du sol pendant 60 s. Dans ces conditions, l'erreur statistique sur l'activité est inférieure à 1.5%. Les valeurs moyennes sont mesurées entre 60 et 80 Bq sur les trois secteurs explorés, celui du « Pilhon », celui de « la veine de grès de la Comtesse » et celui dit « De pierre folie » sous la montagne d'Aucelon.

Sur ces trois sites, seul celui du « Pilhon » possède des valeurs d'activité au-delà du niveau moyen du bruit de fond. Ces niveaux d'activité atteignent pour certains points de mesure trois fois le bruit de fond soit un maximum de 195 Bq (voir carte). Cette variation est notable même si ces valeurs restent très faibles. Les données géologiques, à cet endroit, montrent le passage de la faille du Pilhon qui pourrait expliquer l'émergence de roches de natures différentes et la présence de radioactivité. En croisant avec le parcours des Kogis lors de leur venue dans la Drôme de 2018, cet endroit correspond à un de leur point d'arrêt, qu'ils ont désigné comme « un point de passage », une « porte » à laquelle il convient de se présenter. Leur perception d'un changement de nature de leur environnement a été immédiate et très précise. Cette « porte » correspond au point de variation notable de la radioactivité naturelle.

Ces premières données ne permettent pas de conclure que ce qui est perçu par les Kogis est directement en lien avec la radioactivité, mais montre qu'il peut être intéressant d'intégrer cette caractéristique. Pour de prochaines études, les mesures pourront être plus fournies, combinées avec des mesures de doses et des données scientifiques sur les effets sur les écosystèmes, travail qui est réalisé sur le site de la ZATU.

En conclusion, les premières recherches bibliographiques et ces résultats, aussi limités soient-ils, montrent l'intérêt que nous aurions à croiser savoirs scientifiques et connaissances Kogis autour de la question des rayonnements radioactifs des territoires notamment sur le site de la ZATU. »

2.3 Quelques propos

Que nous dit notre territoire aujourd'hui ?

Quel serait le sens de cette première mondiale à Genève ? Par René Longet

Je crois, plutôt je suis persuadé, de la pluralité et de la complémentarité des modes de connaissance.

Le meilleur d'une science analytique, bienveillante – ce qui est loin d'être toujours le cas - nous permet d'agglomérer des connaissances sectorielles spécialisées dans des synthèses systémiques, dont le modèle emblématique demeure l'étude du Club de Rome d'il y a 50 ans, aux prévisions malheureusement en train de se réaliser sous nos yeux.

Les Peuples premiers ont maintenu une capacité de compréhension holistique, fondée sur la perception de l'unité de l'univers, et une vision analogique et non analytique du monde. Nous avons connu cette forme de perception dans la sagesse antique et médiévale à travers la correspondance entre le microcosme et le macrocosme, dont nous connaissons bien les images qui la représentent dans l'analogie entre le corps humain et le monde. Elle survit de nos jours par exemple dans l'approche de l'astrologie.

Et cette perception exprime, traduit un ressenti spirituel où l'on se comprend, de toutes ses fibres, comme une partie du tout. D'ailleurs le mot « religion » signifiait cela à l'origine : le lien entre toutes choses, et cela a depuis passablement changé.

Dans cette forme de perception, tout ce qui est fait à la nature est fait à soi. Et l'on ressent douloureusement la souffrance infligée - complètement inutilement - par l'humanité à l'innocente créature. Souffrance qui signe, en réalité, notre autodestruction.

La science le dit elle aussi, et c'est là que le dialogue, de nécessaire, devient réellement passionnant. Ce dialogue, entre la perception holistique et l'approche analytique, qui a eu lieu dans la Drôme voici 3 ans et qui va se répéter désormais concernant le fleuve mythique qu'est le Rhône, est hautement nécessaire. Il va jeter un pont entre ces deux modes de connaissance, qui finalement arrivent aux mêmes constats.

Et à travers ce pont, un autre pont encore va pouvoir se jeter, celui vers ce vieux savoir ancestral qui sommeille en nous, qui sommeille dans les territoires, cette antique perception holistique que nous n'aurions jamais dû quitter et qui a failli être éradiquée entre procès de sorcellerie et modernité désincarnée à l'extrême.

Grâce à ce dialogue nous allons donc pouvoir renouveler notre regard, réactiver ce trésor caché en nous-mêmes pour que nous retrouvions le chemin de la vie, des équilibres viables entre l'humain et la nature, entre les humains et au sein de nous-mêmes. Car le déséquilibre du monde n'est que le reflet de nos propres déséquilibres. Si nous rejetons la nature, elle nous rejettera et elle aura bien raison.



Histoire d'une réunion au(x) sommet(s)



Philippe Roch, Ancien Secrétaire d'Etat à l'environnement
(Confédération Suisse)

« Il y a quelques années, plusieurs ministres de l'environnement du monde entier, dont je faisais partie, se sont réunis à Cartagena de los Indios, en Colombie, pour finaliser un document sur la gouvernance environnementale destiné à renforcer l'autorité et le rôle de coordination du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE).

A la fin de la conférence le ministre colombien de l'environnement, Juan Mayr Maldonado m'a proposé de prolonger mon séjour de quelques jours. Confiant en mon ami, j'ai accepté sa proposition, sans idée précise de ce qui allait se passer. J'ai modifié mon plan de vol, et un samedi matin à 6h, je me suis retrouvé devant mon hôtel ne sachant pas encore que j'allais vivre l'une des journées les plus bouleversantes de ma vie.

Une dizaine de personnes étaient là. Ministres de l'environnement de l'Inde, de la Chine, de l'Espagne, présidente de l'Union européenne, du Mexique, du Canada, de la Colombie et de la Suisse et les secrétaires exécutifs de la convention sur la biodiversité et de la convention de Ramsar. Ensemble nous avons pris l'avion jusqu'à Santa Marta, où nous attendaient deux hélicoptères des forces armées colombiennes. Je me sentais mal à l'aise à la vue de ces militaires lourdement armés. Ils me rappelaient les horreurs que les régimes militaires font subir à des populations innocentes et à leurs opposants politiques. Mais dans le cas présent, il s'agissait plus simplement de nous protéger des FARC et des milices paramilitaires, très présentes dans la région.

Après quelques minutes de vols sur les contreforts du Massif de la Sierra Nevada de Santa Marta, nous avons atterri au fond d'une vallée à quelques centaines de mètres d'un magnifique village kogi. Deux personnages, plutôt âgés, des Mamus, autorités spirituelles et politiques de la communauté, nous attendaient, entourés de toute la population, hommes, femmes et enfants. J'ai immédiatement été saisi par la beauté des maisons et des visages, par l'amabilité, la simplicité joyeuse qui se dégageait des personnes présentes. Dès les premières paroles, la sérénité et la profondeur de leur pensée m'ont profondément touché, même s'il me semblait discerner une forme de tristesse et de fragilité dans leurs propos, sans doute liée à la dégradation rapide de leurs conditions de vie...

Les Mamus s'exprimaient dans leur langue, le « Kogian ». Leurs propos étaient traduits en espagnol puis en anglais par notre ami Juan Mayr. Malgré ces traductions en cascade, les messages étaient très clairs pour ceux qui se donnaient la peine de lire les gestes, les expressions du visage, la musique de la langue et les silences, surtout les silences. Car lorsque vous leur posez une question, les Mamus prennent beaucoup de temps pour réfléchir, pour se consulter, avant de donner une réponse.

Juan Mayr a expliqué aux autorités Kogis que nous étions venus leur demander conseil à propos des problèmes que le monde rencontre dans le domaine de l'eau et des changements climatiques. Après avoir écouté notre question, **les deux Mamus nous ont expliqué la façon dont ils travaillent pour résoudre un problème. Ils consultent la nature et la mémoire de leurs ancêtres aux cours de cérémonies dans lesquelles interviennent des rituels et des objets sacrés.** Ils nous ont ensuite longuement expliqué que, eux aussi connaissaient des problèmes d'eau et de climat, qu'ils ont de plus en plus de peine à nourrir leur population, leur territoire étant de plus en plus envahi par les colons et par la guerre. Que la folie des « petits frères », c'est-à-dire nous, perturbait les équilibres de la nature. Puis ils nous ont donné leur réponse.

« Il s'agit d'un problème d'autorité (c'est-à-dire de gouvernance, le sujet de la conférence qui vient de se terminer). Vous être les chefs de l'eau, du climat. Vous ne parviendrez pas à résoudre les problèmes si vous n'êtes que les chefs de l'environnement matériel. Vous devez devenir les ministres spirituels de l'environnement. Et, ont-ils ajoutés, nous sommes disposés à vous former ».

Pour les Kogis toutes formes, ou toutes actions ont leur pendant en « aluna », le domaine de la pensée et de l'esprit. C'est la recherche de l'équilibre et de la paix entre les différentes formes que sont les plantes, les roches, les animaux et les humains issus d'un même esprit qui fonde la finalité de leur existence. Une finalité symbolisée, entre autres, par les deux sacs que les Kogis portent toujours en bandoulière, l'un utilisé pour transporter les provisions et les objets matériels, l'autre pour la

partie spirituelle, les feuilles de coca et les « seiwas », petits objets utilisés pour réaliser des offrandes. D'après les Kogis, en ne nous occupant que de la dimension « matérielle » de l'environnement, nous ne pouvions pas mener à bien notre mission.

A la fin de notre échange, nous avons demandé aux Kogis ce qu'ils souhaitaient comme cadeau de notre part. Ils avaient devant eux des personnalités dont les pays produisent tous les biens de consommation possibles et imaginables, voitures, télévisions, ordinateurs, vêtements. Mais rien de tout cela ne semblait les intéresser, ce dont ils manquaient le plus, nous ont-ils dit, ce sont de plumes, d'ibis, de flamants et d'autres oiseaux, pour leurs cérémonies.

Je me suis souvent demandé ce que mes collègues avaient retenu de cette visite expresse auprès de l'une des plus anciennes civilisations du continent Sud-Américain. A observer l'évolution de la politique internationale, probablement pas grand-chose. En ce qui me concerne, cette rencontre m'a bouleversé. Elle a joué un rôle important dans ma décision de quitter mes fonctions de Secrétaire d'Etat à l'environnement en 2005. Encore aujourd'hui, le message que les Mamus Kogis nous ont transmis reste présent à mon esprit. **Je reste plus que jamais convaincu que si nous ne retrouvons pas une relation « spirituelle » avec la nature, avec la terre, avec le cosmos, nous ne pourrons pas résoudre les graves problèmes écologiques et sociaux qui ne feront que s'aggraver dans les prochaines décennies. Concrètement, il nous faudrait pouvoir remettre en cause le dogme de la croissance, ralentir notre rythme de vie et cultiver dans le cœur de chaque personne et de chaque institution des valeurs d'amour, de respect, de sobriété, de partage et de joie. C'est de cela dont parlent les Kogis. Sommes-nous prêts à les entendre ? »**

Observer le vivant et la nature, acquérir des savoirs par maturation



Michel Léonard, Professeur de l'université de Genève en systèmes d'information et Science de Service

« J'aurais vivement souhaité être parmi vous, tellement cette conférence "Diagnostic de santé territoriale entre Kogis et scientifiques pour un nouveau regard sur le monde" me paraît judicieuse dans l'époque actuelle. Je tiens à saluer et remercier toutes les personnes qui ont mené à bien les explorations dont vous allez découvrir les premières bases pour poser un diagnostic de santé territoriale entre Kogis et scientifiques pour un nouveau regard sur le monde. En particulier je tiens saluer l'investissement continu d'Éric et de Geneviève et les remercie chaleureusement de me confronter aux sources de savoirs des Kogis. Ces sources de savoirs m'apparaissent tellement différentes de celles qui ont cours dans nos contrées.

Avec mon regard partiel, d'un chercheur en intelligence de l'artificiel, et novice de la culture des Kogis, je suis étonné de la différence de l'origine des savoirs. Les Kogis me semblent percevoir leurs savoirs, les malaxer jusqu'à les intégrer corporellement, les digérer. Dans nos contrées les savoirs sont raisonnés, les formations sont construites par étapes cognitives, pour que les apprenants apprennent presque à l'insu de leur plein gré, n'aient qu'à suivre la piste, et malheur aux adeptes du hors-piste. Certains Kogis pour atteindre des niveaux élevés de savoirs passent de longues périodes, totalement isolés, seulement face à eux-mêmes, avec l'assentiment de leur communauté. Probablement que pour accéder à des savoirs sur le monde, ils prennent une tout autre position d'observation que la nôtre : ils ne cessent d'observer le vivant et la nature et d'acquérir des savoirs par maturation. Alors que nous, par raisonnement. Et nous, avec les savoirs on veut faire, et faire vite, de peur qu'avec le temps ils ne servent plus à rien. Les processus de décision doivent être raccourcis et même automatisés, au risque même que les enjeux soient relégués au second plan ou même oubliés. Chez les Kogis, il me semble que les enjeux sont au premier plan, ils concernent directement le vivant et la nature, ils demandent une profonde maturation du devenir, et probablement ce ne sont pas des enjeux dont il s'agit, mais simplement de l'écoulement de la vie, ce qui demande de savoir s'y connecter. Introduire des brosses à dents chez les Kogis demande d'atteindre ce simple écoulement de la vie pour toute la communauté.

Bonne conférence, c'est de notre vie dont il s'agit.»

PARTIE III | Remerciements

L'équipe de Tchendukua - Ici et Ailleurs remercie tous les scientifiques participants, membres de la société civile et de l'administration, et les partenaires du projet. Merci à la Fondation Brocher pour son accueil chaleureux.

3.1 Participants

Coordinateurs et animateurs des rencontres

Eric Julien, Directeur et co-fondateur de Tchendukua - Ici et Ailleurs

Geneviève Morand, Chargée de cours à Fribourg, École de Management, Présidente d'honneur de Tchendukua Suisse

Conseil scientifique mobilisé

Denis Chartier, Géographe environnemental, Professeur de Géographie

Agathe Chevalier, Coordinatrice scientifique, Universités romandes - RTS, Suisse

Bernard Debarbieux, Professeur en géographie politique, Université de Genève

Eric Lambin, Géographe, Université catholique de Louvain, Université de Stanford

Scientifiques participants

Luci Attala, Maîtresse de conférences en anthropologie sociale, Université du Pays de Galles Trinity Saint David

Max-Amaury Bertoli, Assistant de recherche à l'Institut de Démographie et Socio-économie de l'UNIGE

Jacques Besson, Médecin, psychiatre, addictologue

Céline Bressy-Leandri, Docteure en Préhistoire, ingénieur de Recherche du Ministère de la Culture.
Service régional de l'archéologie de Corse

Béatrice Kremer-Cochet, Naturaliste

Gilbert Cochet, Naturaliste

Simon Debarbieux, Ethnomusicologue indépendant

Emilie Gaillard, Maîtresse de conférences HDR en droit privé, directrice du Master Générations Futures et Transitions Juridiques (GENFUT) au campus des transitions de Caen de Sciences Po Rennes

Alan Ereira, Historien, réalisateur, fondateur de Tairona Heritage Trust

Christian Kern, Professeur en Anesthésiologie, médecine intensive

Ana María-Lozano Rivera, Anthropologue, plasticienne

Pascal Martin, Docteur en sciences de l'Université de Genève en écologie végétale

Romain Mauviel, Anthropologue

Nathalie Michel, Agrégée de physique

Béatrice Milbert, Médecin, spécialiste de la mémoire de l'eau

Gilles Montavon, Docteur en radiochimie, université Paris-Sud

Martin Ogle, Naturaliste, fondateur d'Entrepreneurial Earth

Sophie Swaton, Philosophe, économiste, UNIL

Anne Varichon, Chercheuse indépendante en anthropologie, spécialiste de la couleur

Ernst Zürcher, Ingénieur forestier, professeur, chercheur en sciences du bois,
Ecole Polytechnique de Zurich (ETHZ) et de Lausanne (EPFL)

Membres de la société civile et membre de l'administration publique

Nicolas Bériot, Expert climat et transition écologique

Nicolas Cheval, Président de Equilibre structures

Philippe Cissé, Géobiologue

Laura Duarte, Chair Normandie pour la Paix, assistante de coordination

Gilles Mulhauser, Office de l'eau du canton de Genève, directeur général

René Longet, Expert en durabilité, ancien élu

Roland Jeannet, Ex-directeur du Collège et école de commerce André-Chavanne

Equipe d'organisation

Jacqueline Bac, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Lise Fabbro, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Corine Fleury, Tchendukua Suisse

Eléonore Hirooka, Tchendukua Suisse

Jean-Jacques, Liengme, Tchendukua Suisse

Marie Mainfroy, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Valérie Ader Plaziat, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Marie-Hélène Straus, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Pauline Thiériot, Tchendukua - Ici et Ailleurs

Crédits photos

Aurélié Debusschère

Lise Fabbro

Michael Leze

Philippe Brulois

Eric Julien

3.2 Partenaires

Partenaires du projet :



Réseaux :



Projet Shikwakala



tChendukua 
Ici et Ailleurs

01 43 65 07 00
tchendukua@wanadoo.fr
lise@tchendukua.org